

ASSOCIATION CULTURELLE
POUR LE
VOYAGE EN SUISSE

L'hôtel suisse
et ses voyageurs



Bulletin n° 21
2020

Illustration de couverture

[Rochers de Naye, and Hotel de Caux, Geneva Lake, Switzerland 1890-1900], 1 photomechanical print : photochrom, color. (Library of Congress Prints and Photographs Division Washington, D.C. 20540 USA LOT 13410, no. 311)

© Tous droits réservés

Mise en page du bulletin

réalisée par Madline Favre

© Association Culturelle pour le Voyage en Suisse,
Lausanne, 2020. Tous droits réservés

ISSN 2235-4689

ISSN 2235-5170

Sommaire

Avant-Propos : « L'hôtel suisse et ses voyageurs »

Laurent Tissot 3

Partie I : des clients ...

British visitors to Splügen in the early nineteenth century. The evidence of a hotel guest book

Michael Heafford 5

« En tous points recommandable. Évitez la chambre N° 23 » : Les hôtels suisses vus par les Anglais dans les années 1860

Jérémie Magnin 13

Les hôtels valaisans et leurs hôtes en été 1913

Laurent Tissot 19

Partie II : ... à leurs ressentis

Genève et son hôtellerie aux alentours du 17^e siècle

Sven Raffestin 25

Une chambre avec vue. Les hôtels de John Ruskin

André Hélard 29

La Haute-Engadine, scène touristique

Cordula Seger 37

Thomas Hardy et la grande hôtellerie suisse à la Belle Époque

Patrick Vincent 42

En guise d'épilogue : un regard contemporain

Deux expériences hôtelières au Tessin

Bertrand Lévy 48

Varia

<i>« Vous êtes ici » : Les Hommages à la Suisse d'Ernest Hemingway</i> Boris Vejdovsky	54
---	----

Comptes rendus et recherches

<i>Un naturaliste français chez les Helvètes : Carnet de voyage de Charles Louis Contejean en terre exotique</i> Patrick Vincent	60
---	----

<i>Fernweh</i> Patrick Vincent	62
-----------------------------------	----

<i>Le voyage et l'image. L'appropriation visuelle et matérielle de la Suisse et des Alpes par les voyageurs anglais (du XVIIIe au XXe siècle)</i> Danijela Bucher	64
--	----

Vie de l'association

Liste des membres	67
Procès-verbal de l'Assemblée générale de 2019	69

Abréviations utilisées :

ACV	Archives cantonales vaudoises, Lausanne
AEG	Archives de l'État de Genève
BCUL	Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne
BGE	Bibliothèque de Genève

Avant-Propos

« L'hôtel suisse et ses voyageurs »

Dans le chapitre consacré aux chambres d'hôtel, Michelle Perrot, dans son *Histoire de chambres*, écrit qu'il a fallu du temps pour que l'hôtel devienne « respectable, confortable, voire de 'charme'. Il y fallut l'accroissement des flux et celui des désirs des consommateurs, l'affinement des sensibilités dont la chambre d'hôtel offre un condensé¹. » Les huit contributions rassemblées dans ce bulletin nous en donnent une bonne illustration. Du *Lion d'Or* à Genève en 1595 à l'*Hôtel du Colibri* au-dessus de Lugano en 2010, elles nous emmènent dans les dédales des couloirs, les chambres plus ou moins luxueuses, les vues plus ou moins somptueuses, le calme plus ou moins relatif. Deux grandes questions sont soulevées : qui descend dans les hôtels et comment les clients jugent-ils les établissements ?

Dans le premier cas, il s'agit de dénombrer pour mieux dégager le profil de cette clientèle : par nationalité, par genre, par structure, par statut et parfois par profession. Jusqu'où la notion d'espace social peut-elle s'appliquer à l'hôtel ? Ce dernier est-il le lieu des brassages les plus inattendus jetant le pont entre des cultures et des sensibilités les plus diverses, un lieu de paix, de réconciliation ou d'antagonisme ? Ou les hôteliers regroupent-ils leurs clientèles selon des critères qui les éloignent ? Ici la table des Anglais, là celle des Allemands, plus loin celle des Français, les Suisses se dispersant un peu partout. Retrouve-t-on encore la prédominance anglo-saxonne qui a été scrupuleusement décrite dans de nombreuses études ? Et quid des femmes, des familles, des enfants ou des voyageurs solitaires : sont-ils nombreux ? Les documents d'hôtels au Splügen et à Zermatt ou des publicités touchant le canton du Valais sont très riches en informations. L'attention qu'on leur porte nous permet de dévoiler des configurations plus nuancées et qui tranchent avec certains aprioris.

Dans les deuxième cas, il s'agit d'être à l'écoute des hôtes. Leurs ressentis se déclinent selon plusieurs modalités : angoisses, soulagements, attentes, déceptions, revendications, étonnements, le 'vécu' hôtelier n'a pas de limites. Sébastien Locatelli, John Ruskin, Thomas Hardy, Stefan Zweig, Annemarie Schwarzenbach et d'autres encore égrènent leurs sentiments au gré des différents établissements où ils séjournent : St. Moritz, la Majola, l'Hôtel des Bergues à Genève, les Trois Couronnes à Vevey, l'Hôtel Gibbon à Lausanne ou encore l'Hôtel Monte-Rosa à Zermatt ... On peut dénoncer bien sûr la 'subjectivité' qui habite tous ces hôtes, connus et moins connus, leurs caprices, leur arrogance,

¹ Michelle Perrot, *Histoire de chambres*. Paris, Seuil, 2009, p. 219.

leur curiosité. Mais tous ces visiteurs, quel que soit leur rang, leur qualité, leur nationalité attestent la centralité de l'hôtel dans l'acte de voyager. Un voyage n'est pas qu'une suite de déplacements - sources des seuls plaisirs recherchés - entrecoupés d'arrêts dictés par la faim et la fatigue, les premiers rejetant dans l'ombre les seconds. Il se comprend comme un tout. Il est construit par l'hôtel autant qu'il se réalise dans un itinéraire.

Laurent Tissot

Université de Neuchâtel

British visitors to Splügen in the early nineteenth century.

The evidence of a hotel guest book.

On the first day of February 1832, two young English gentlemen left London for a tour of the Continent. Gradually travelling south from Paris through Lyon, Genoa, Florence and Rome, they finally reached Naples at the end of April. After three weeks there, which included essential visits to Pompeii and Herculaneum and an ascent of Vesuvius, they headed north again, this time pursuing a more easterly route from Rome to Ravenna, Venice and Innsbruck, where, like so many of their compatriots who sought to avoid travelling on a Sunday, they spent the weekend. From here they headed through Switzerland towards Milan. At 6.15 a.m. on the morning of Wednesday, July 4, they left the small town of Thusis by public coach for Chiavenna in Italy, and some four hours later reached the Swiss border village of Splügen where the coach stopped for the horses to be changed. The two gentlemen alighted and entered the inn, named the Bodenhau or sometimes the Hôtel des Postes. Here they presumably took some refreshment and, more importantly for the sake of posterity, they signed the guest book: W.E.Gladstone and Lt. Gladstone, the future British Prime Minister just graduated from Oxford, and his brother, a lieutenant in the Royal Navy¹.

To people in Britain at the time, the village of Splügen would have seemed about as remote a place as could be found in Western Europe. It lay far from any of the larger cities favoured by British travellers, and distant from the main route south into Italy through Paris, Lyon and Geneva. Also, at 4,760 feet above sea level, it would have been snow-bound for several months of the year. Yet, this early guest book at the Bodenhau in which the Gladstone brothers entered their names indicates that this little village lay much more firmly on the beaten track than might have been supposed: over the dates which it covers, between May 1828 and September 1844, it contains over 2,820 British entries. The main reason for this popularity is not difficult to discover. Until the 1820s, there were no carriageable roads across the Alps between the Brenner and Napoleon's new

¹ See M.R.D.Foot (ed.), *The Gladstone Diaries*, Oxford, 1968, Vol.1, p.539-40.

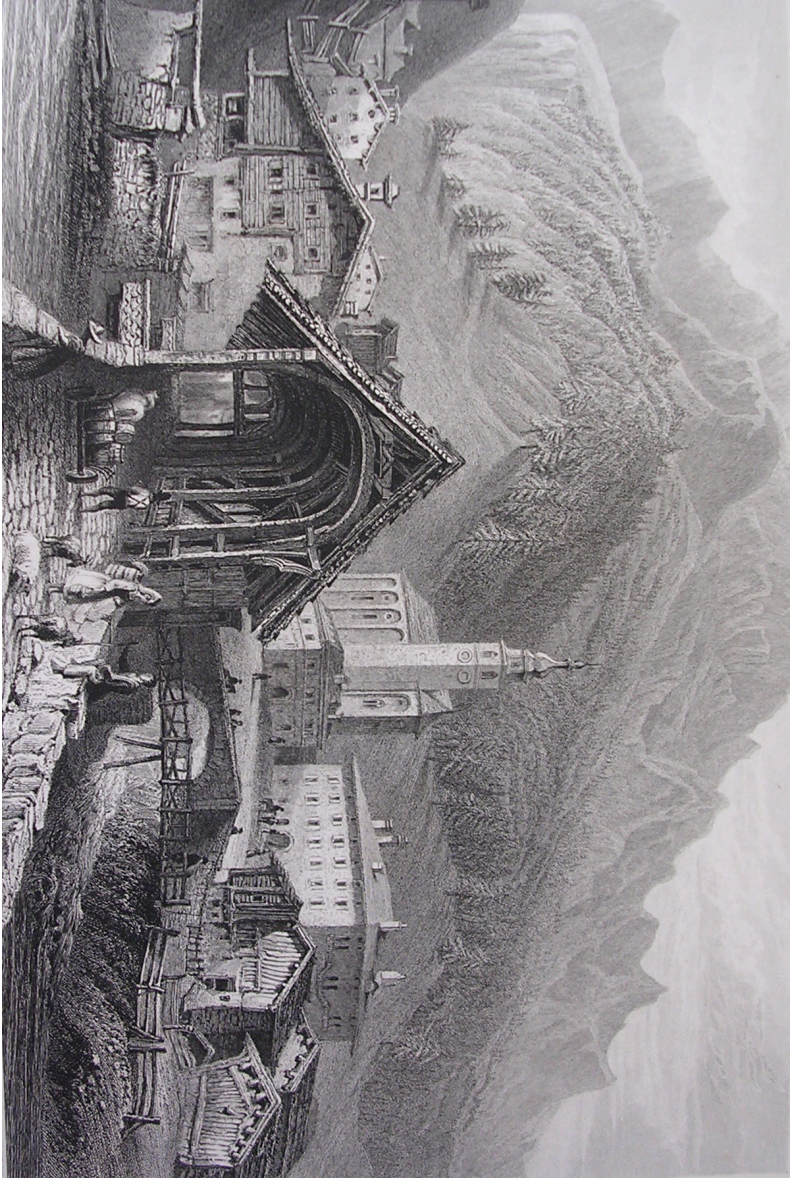


Fig. 1 : William Beattie, "Village of Splügen", in Switzerland illustrated in a serie of view by W. Bartlett, London, 1836 (Viatimages, BCU, Lausanne).

road across the Simplon. Anxious not to lose out on the lucrative north-south trade, the Grisons negotiated vigorously and successfully for the reconstruction of both the Splügen and the San Bernardino passes as carriageable roads. These were finally completed in 1823. They were particularly appropriate for those British travellers who had entered Switzerland through Basel or Schaffhausen and were heading to Italy. The village of Splügen lay at the junction of the two new roads.

The number of visitors to the inn was not just the result of the popularity of the route, but also of the inn itself. The large building was originally the combined dwelling house and warehouse of a rich local trader. Although even in the eighteenth century, the building's owner may have offered some overnight accommodation, the opening of the new carriage roads gave motivation for a real move into the hotel business. In an age where even in cities, many hotels were poor and expensive, the Bodenhau was widely acclaimed by its clientele. A guide to the route published in 1827 assured travellers that even if bad weather blocked the roads beyond the village, the quality of the inn would ensure that they could still enjoy 'the pleasures of life'². The first edition of *Murray's Handbook for Travellers in Switzerland*, the essential companion for British travellers and feared critic of Continental hotels, designated the inn as 'very good and not dear', a seldom used double accolade³. Despite the quality and good value of the inn at Splügen, there were others quite close also praised in *Murray's Handbook*, in particular the Post at Andeer ('good and cheap') and Conradi's Hotel at Chiavenna ('very good'). As a result, the British visitors recorded in the Bodenhau guest-book will represent a considerable underestimate of the total number of British travellers who passed through the village.

A key benefit of guest book research is that it enables us to make a more objective assessment of the numbers of travellers than the impressionistic and often unattributed figures which are often quoted. It also allows some analysis of their social make-up and their groupings. A closer examination of the 2820 British entries in the Splügen guest book indicates some 4624 visitors⁴. In reaching this total, I have made certain assumptions. In particular where a male is travelling 'with family' I have assumed that the family consists of wife, along with one male and one female offspring. Where a female is travelling 'with family', I have assumed one male and one female offspring, but no spouse. Of course, in individual cases, the gender distribution may be incorrect, but overall it cannot be too inaccurate. Similarly, when the entry 'Misses' is used, I have taken this to be 2 women. Both these assumptions will almost certainly mean

² J.J. Meyer, *Voyage pittoresque dans le Canton des Grisons*, Zurich, 1827, p.142.

³ *A Handbook for Travellers in Switzerland*, London, 1838, p.208.

⁴ An entry is taken to be a line in the guest book. Many consist of single names, but others are collective, e.g. Mr & Mrs, or Mr & family, or the Misses.

a slight underestimate of the total. Using the resultant data and breaking the travelling cohort down on the basis of gender, the overall proportion of males to females comes out as 61% to 39%. A much more serious underestimate of numbers results from the general practice of travellers not to mention, let alone quantify, the servants who were accompanying them. Only in some half dozen cases were the terms 'suite' and 'servant(s)' used. This is one area where official registers, e.g. those for visa and passport issue, can be more explicit.

8 Guest book entries are particularly useful in providing evidence on the formation of travelling groups. The analysis is made easier because those travelling together usually signed in at the same time, sometimes in the same hand, and often bracketed their names together. An examination of the Splügen guest book over the first five years, i.e. 1828-32 inclusive, provides useful and probably typical evidence of travel groups at the time. Categorising travellers into two forms of group: single sex and mixed sex, we find that there were 250 single sex groups and 179 mixed groups. The overwhelming majority of single sex groups comprised men travelling either alone (121) or in pairs (87). Overall there were only 18 female only groups, showing that most women travelled in mixed sex groups. Here the largest group was formed of husbands and wives travelling together (55) followed by families (42) and by husbands and wives joined by one or more travelling companions (40). Similarly, family groups sometimes included one or two individuals outside the core family circle (12). The majority of the companions were female. The final mixed group (30) was made up of some sort of blood-related group, especially brothers with sisters, or a parent with one or more children; these groups were sometimes accompanied by an unrelated friend. Without contrary evidence, we must assume that all, or almost all, mixed groups would have been considered socially acceptable at the time. Travel accounts remind us that one individual or one family group might join up with another for part of a journey, sometimes as a result of previous acquaintance, but often to share the cost of hiring a carriage.

The Bodenhause guestbook was printed with headed columns. One of these invited information about social position/profession (Stand/Beruf); sadly, it was largely ignored, thus making it difficult to analyse the background of the travelling cohort as a whole. However, it is possible to pinpoint certain categories of traveller (the dates in brackets indicate the date of entry in the Bodenhause guest-book). As might be expected, the aristocracy were still well represented in the travelling group. They included the Duchess of Portland (19-7-1828), the Marquis and Marchioness of Salisbury (9-8-1828), of Landsdowne (3-10-1828) and of Northampton (11-9-1829), the Earl and Countess of Shrewsbury (10-10-1838) and of Meath (12-9-1839). It must be assumed that these would have been travelling with a small, or possibly large, retinue.

Taufname.	Geblechtsname.	Geburtsort.	Stand und Beruf	Woher kommend?	Wohin gehend?	Datum.
Nom de baptême	Nom de famille	Lieu de naissance	Qualité ou genre d'état	Venant de:	Allant à:	Date.
Colonel	Madame	Switzerland		London	Italy	24 th Jun
Fr. so.	Ullmann	Sheffhausen	Mal.	Gen	Halice	24. Juni
Charles	Fraser	Hamburg	Militair	Chur	Rotterdam	24
Cesar	Grossoffrey	Sto.	Particulier	Sto.	Sto.	24
Georg	Grossoffrey	Sto.	Sto.	Sto.	Sto.	24
Ernst	Anders	Darmstadt	Gärtner	Bas	Lucerne	26.
Carl	Leins	Mun	Kaufmann	Chur	Nürnberg	7.
Salud	Lavin	Gen	agt.	St. Gall		
Lady	Palmer	St. Paul		Basel		
Mad. de	Pigot			Nürnberg	Basel	30
Cap. Tower	R.R.	"		Genoa	Basel	30.
Reverend	Simpson					
M. & M.	Barwell					July
M. de	Malabadi	Genève	Propriétaire	Milan	Genève	
Mr	James	London	Merchant	Schaffhausen	Basel	July
July 1832	William	Barnett	Commissaire	Scotland	Basel	
Scotland	came	here	in	a	very	bad
with	my	family				
M. de	Malabadi	Genève	Propriétaire	Milan	Genève	
M. de	Horn	Frankfurt	Commissaire	Schaffhausen	Basel	July
George	Samuel	London	Commissaire	Sto.	Sto.	23
Mr	E. Gladstone					
Mr	Gladstone					
S. E.	Monsieur	le Comte de Tschudi		Genève	Lucerne	July
N.	Escher	Zürich	Gen.	Zürich	Magland	
B. J.	Schubert	St. Gallen		Milan	St. Gall	4.
	Wagnoli	famiglia della Bugallina		Polono	Chianina	5.

Fig. 2 : Registre des visiteurs de l'hôtel du Bodenhaus au Splügen avec la signature de M. et Mdm. Gladstone.

The traditional Grand Tour custom of sending a son with a tutor onto the Continent had more or less disappeared⁵. Now university staff, who might well have acted as tutors in the eighteenth century, set off by themselves or with colleagues, and university students ventured across the Channel often with one or more fellow-students. Those who spent a night in the Bodenhause included James Barnes, Bursar of Trinity College (23-8-1832) and Henry Thompson of St Johns, (25-8-1839) both from Cambridge. Edward Caswall of Brasenose College, Oxford (10-8-1835), made his tour just before graduating, whereas Charles Buckworth with his friend Frederick Goulburn (10-8-1840), from Trinity College, Cambridge, followed the popular custom of doing so directly after graduating.

The growing affluence of nineteenth century Britain enabled professional people to join the ranks of the travellers. Thus we find in the guest book medical men such as John W.G. Gutch (12-9-1831), Henry Tyson (29-10-1832) and John H. Parke (25-8-1839), and lawyers, including John Greenwood (17-9-1832), Thomas John Knight (27-9-32) and Edward Kensington (18-9-1841). Most numerous were the clergy - there are over 125 in the guest book. Like university teachers, they no longer acted as tutors to the aristocracy, but travelled in their own right - usually with each other, with members of their family, or with friends. They included Rev. Harvey Sperling and his daughters (29-9-1828), Rev. Henry Morrall and his clergyman brother John (22-8-1835), Rev. Dr Raffles, cousin of Sir Stamford, and his friend Reginald Hargreaves with family. One can only assume that parish funds allowed a sufficient stipend for a curate to take over during the incumbent's absence.

Some travelled for professional reasons. These included the merchants Theophilus Richards from Birmingham who stopped in Splügen in September 1832, in May 1835 and in November 1840, C.J. Buckley from Manchester (13-9-1829) and Richard Vaughan Yates from Liverpool (23-8-1832). At a time when artists were preoccupied with the picturesque and sublime in painting, Switzerland provided scenes to capture the attention of the buying public and to satisfy their desire for mementoes of their own travels. The guest-book of the Bodenhause records the presence of William Henry Bartlett (26-5-1833) the illustrator of William Beattie's *Switzerland*, (London, 1836), the most widely diffused, illustrated work on Switzerland in the first half of the century, of George Barnard (8-9-1835), who provided the lithographic illustrations for *Switzerland, Scenes and Incidents of Travel in the Bernese Oberland* (London, 1843), and of that most accomplished of all the British painters of the period, J.M.W. Turner (10-9-1843), who filled his sketch-books with Swiss views⁶. The Splügen was one of

⁵ There is a single example in the guest book, William Burnett Craigie travelling with his tutor A.C. Jamie (1-7-1832).

⁶ See Ian Warrell, *Through Switzerland with Turner*, Tate Gallery Publications, 1995.

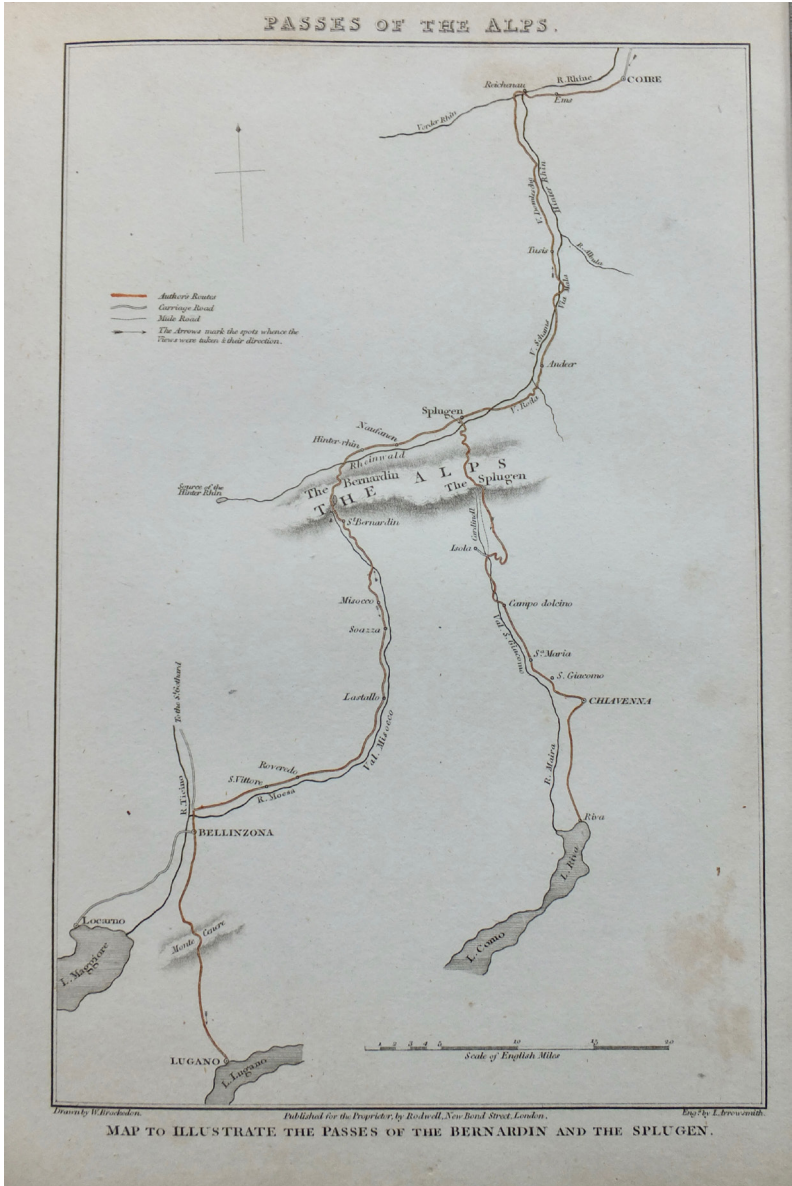


Fig. 3 : La carte des deux cols est tirée de l'ouvrage de William Brockedon, "San Bernardino and Splügen" (Viatimages, Médiathèque Valais).

the passes which featured in the two volume work by William Brockedon on the passes of the Alps⁷; when he stopped at the Bodenhaus, he described it as a very good inn where he procured some good wine, including a 'delicious bottle of Cyprus'. However, he did not spend the night there and neither did he sign the guest book⁸.

The guest book which has been considered here is in remarkably good condition⁹. An analysis of its contents shows how a typical hotel guest book can provide us with detailed and objective information about the number, gender and social background of travellers. Although the very presence of British visitors in Splügen indicates travel to or from northern Italy, the information provided about their provenance and destination is not sufficient to establish how many journeyed south beyond Milan and the Italian Lakes. This question could be examined more objectively if travellers could be tracked in guest books and registers both in Milan and further south.

Michael R. Heafford

Oxford

⁷ William Brockedon, *Illustrations of the Passes of the Alps, by which Italy communicates with France, Switzerland, and Germany*, 2 vols., 1828-9.

⁸ William Brockedon, *Journals of Excursions in the Alps*, London, 1833, p.279.

⁹ Its condition suggests visitors did not have easy access to it. At hotels where they did (for instance, at the Rigi Kulm), signatures were often cut out and whole pages removed. For the researcher, a depleted guest book could lead to distorted analysis.

Les hôtels suisses vus par les Anglais

dans les années 1860

« En tous points recommandable. Evitez la chambre N° 23 ».

Les registres de visiteurs d'hôtel offrent une vue particulière des pratiques touristiques en Suisse au XIXe siècle. Cet article fait partie d'un projet financé par le FNS qui a pour ambition de préserver et d'étudier les registres et livres d'or (visitors' books, Fremdenbuch) en Suisse et dans les Alpes datant d'avant 1914, nous proposons d'étudier le registre de 1858 à 1866 de l'Hôtel Monte-Rosa à Zermatt afin d'illustrer les différents usages qui en sont faits, notamment par les touristes britanniques qui étaient les principaux clients de cet hôtel. Comme les sites en ligne tels que TripAdvisor, les registres servaient principalement à évaluer et à recommander le séjour dans l'hôtel même, mais aussi dans d'autres établissements de la région, nous offrant ainsi un aperçu des critères d'évaluation. Si la convention exige que la majorité des clients remercient le propriétaire ou son établissement avec quelques mots bienveillants, on trouve également des commentaires négatifs, surtout lorsqu'ils traitent de la concurrence. Pris ensemble, ces commentaires montrent que les visiteurs britanniques échangeaient conseils et astuces pour optimiser leurs séjours. Ces entrées mettent également en lumière l'importance du rôle du patron, et l'exemplarité d'un des plus célèbres parmi eux, Alexander Seiler.

L'Hôtel Monte-Rosa, fondé à Zermatt en 1855 par Seiler, a rapidement connu le succès lors de son ouverture¹. Le petit village valaisan était en effet au centre de l'âge d'or de l'alpinisme, les sommets alentours étant conquis les uns après les autres jusqu'à la première ascension du Cervin en 1865. L'hôtel était fréquenté par des alpinistes mais aussi des touristes venus pour admirer les vues de la région. La grande majorité de ces touristes étaient anglais, comme nous pouvons le constater à travers son registre. Parmi environ 4116 clients inscrits entre 1858 et 1866, 2804 sont d'origine britannique², cent treize sont d'origine

¹ Flückiger-Seiler, Roland, *Berghotels zwischen Alpweide und Gipfelkreuz : Alpiner Tourismus und Hotelbau 1830-1920*. Baden, Hier und Jetzt, 2015, p. 72.

² La répartition des visiteurs britanniques s'effectue ainsi : 2626 d'origine anglaise, 113 d'origine irlandaise, 56 d'origine écossaise et 9 d'origine galloise.

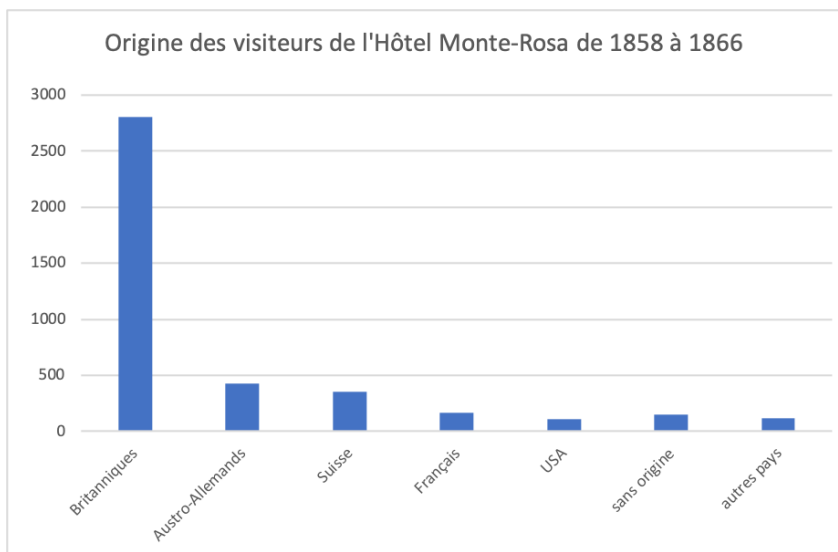


Fig. 1 : Nombre de visiteurs par nationalité.

américaine ou canadienne et cinquante huit portent des noms anglais mais n'ont pas précisé leurs origines. Parmi les autres nations cumulant plus d'une centaine de visiteurs, on trouve les Austro-Allemands (428), les Suisses (357) et les Français (162). Ces chiffres sont à prendre avec précaution, car la condition matérielle du registre influence sa lisibilité, certaines pages ayant été déchirées ou arrachées, et d'autres inscriptions n'étant plus lisibles. Malgré ces approximations, les visiteurs anglais représentent largement la plus grande proportion des visiteurs (Fig. 1), avec 68,1% du nombre total. Le second plus grand groupe, les Austro-Allemands, représentent seulement 10,4 % du total³.

En Valais, selon la loi sur les étrangers de 1803, il y avait obligation d'inscrire son nom, son lieu d'origine et son itinéraire dans le registre des voyageurs⁴. En revanche, les visiteurs ne laissaient pas toujours de commentaires dans la section « Observations » du registre. On trouve dans le registre 319 commentaires, dont 243 sont signés par des visiteurs de langue anglaise, c'est-à-dire 76% de toutes les observations, suggérant que laisser quelques mots était une pratique courante chez les Britanniques⁵. Notre recherche se focalisera donc sur les Anglais, dont le large échantillon permet de faire une analyse plus approfondie. Les visiteurs britanniques font des observations sur de multiples aspects de leur séjour. Elles portent généralement sur l'hôtel, sur son propriétaire ou sa femme, sur les employés, sur d'autres hôtels fréquentés lors de leur voyage, ou encore sur la région, la météo, la vue, une ascension, les qualités d'un guide de montagne, ou encore sur les autres clients de l'hôtel.

Parmi ces 319 commentaires, soixante deux mentionnent l'Hôtel Monte-Rosa ou son patron, Alexander Seiler. Ceux-ci sont majoritairement des remarques positives à l'égard de l'établissement et du maître des lieux. Nous comptons 56 évaluations favorables, trois remarques défavorables et trois commentaires qui sont à la fois positifs et négatifs. Ces chiffres illustrent certains aspects de la pratique des commentaires dans les registres. En remerciant par écrit l'établissement, en signalant que leur expérience a été bonne et qu'ils ont reçu toute l'attention nécessaire à assurer le confort de leur séjour, les clients laissent un gage de leur satisfaction qui sert à rassurer les visiteurs suivants. On trouve parmi ces commentaires des expressions de satisfaction générale à propos de l'hôtel (et aussi de celui du Riffelhaus, également propriété de M. Seiler), des remarques sur les prix modérés de l'établissement, sur le confort, la civilité, le service et la nourriture, sur les vues qu'offre l'emplacement de l'hôtel, ainsi que sur l'attention portée aux clients par les employés et, plus particulièrement, le propriétaire et sa femme.

³ Suivent les Suisses (8,67 %), les Français (3,94 %) et les citoyens des USA (2,6 %). Les autres nations figurant dans le registre sont représentées par moins de 1 %, respectivement moins de 42 personnes chacune.

⁴ Loi du 24 Mai 1803 sur la police des étrangers, dans *Recueil des lois, décrets et arrêtés du Canton du Valais*, vol. 1, 1802-1804, Art. 5, p. 105-109.

⁵ Les 76 commentaires restant se partagent entre les visiteurs austro-allemands, suisses et français principalement.

En effet, ce dernier point se retrouve dans plusieurs commentaires qui louent les efforts des époux Seiler pour mettre les visiteurs à leur aise. C'est ainsi que Mme Seiler s'occupe d'un touriste anglais malade, J.T. Faussett, qui reste alité à l'hôtel durant trois semaines en septembre 1864⁶. En juillet 1863, un autre visiteur, le docteur Sheppard, remercie M. Seiler d'avoir arrangé et transformé une pièce en chambre noire pour lui permettre de développer ses photographies sur place (p. 160). De même, lorsqu'un alpiniste anglais, Christopher Smyth, souhaite voir à quoi ressemble Zermatt en hiver, Seiler n'hésite pas à venir depuis Brigue pour lui ouvrir l'hôtel en décembre 1862. Il n'était encore pas habituel de visiter les Alpes en hiver, comme en témoigne Smyth qui remplit plusieurs pages du registre pour raconter son expérience. Dans ses remarques, Smyth remercie vivement Alexander Seiler et signale que ce dernier ouvre volontiers le Monte-Rosa hors de la saison régulière s'il en reçoit la demande (p. 154-156). Plusieurs séjours de quatre ou cinq semaines suggèrent également à quel point les touristes anglais se sentaient chez eux à l'Hôtel Monte-Rosa (p. 183, 194, 282). Parmi les vingt commentaires qui citent nommément le couple Seiler, aucun ne fait de remarque négative sur leurs personnes⁷. Ces exemples montrent que ce propriétaire légendaire fait tout pour assurer la satisfaction de ses clients.

On pourra objecter qu'il n'y a rien de plus conventionnel que de laisser une remarque favorable sur son séjour et que les clients qui souhaitaient critiquer l'hôtel ne se sentaient pas libres de le faire. Lorsqu'ils évaluaient la concurrence, en effet, les langues se déliaient un peu. Nous trouvons dans le même registre vingt-huit commentaires qui évaluent vingt six autres hôtels dans lesquels les clients ont séjourné. Ils se trouvent tous dans la région, dans la vallée du Rhône, ou dans les vallées voisines de Zermatt, en Suisse et en Italie. Quatre de ces établissements sont citées trois fois, six autres sont citées deux fois et seize hôtels une fois, portant le nombre d'évaluations d'hôtels (autre que celui du Monte-Rosa) à quarante. Ces observations de clients sont plus contrastées dans leurs opinions, avec 30 notations favorables et 10 défavorables⁸.

Nous retrouvons parmi les recommandations favorables aux hôtels des remarques de satisfaction générale et des commentaires portant sur des propriétaires attentifs et conviviaux. Les prix modérés, le confort, le service, la nourriture et l'emplacement des hôtels sont régulièrement cités. Lorsque les visiteurs déconseillent un hôtel, ils relèvent souvent les prix exorbitants⁹. Les

⁶ Hotel Monte-Rosa, Fremdenbuch 1858-1866, Seiler Hotels, 1858-1866, p. 249.

⁷ Un seul commentaire poursuit sur une remarque défavorable, mais elle porte sur le nombre trop petit d'employés au Riffelhaus (p. 189).

⁸ Il existe encore six entrées mentionnant l'Hôtel du Riffelhaus sur le Riffelberg. Cependant, le Riffelhaus appartenant aussi à Seiler et étant chaque fois mentionné dans un commentaire parlant également de l'Hôtel Monte-Rosa, nous avons inclus ces commentaires dans ceux dédiés à l'Hôtel Monte-Rosa.

⁹ extortionate (Monte-Rosa, p. 5, 25, 81) ; enormous (220), exorbitant (235), high (15).

autres remarques négatives portent sur le confort, le service ou n'expliquent pas leur mauvaise note. Le rapport qualité-prix semble le plus fréquemment concerner les voyageurs anglais. Ces commentaires nous indiquent que les touristes cherchaient à s'entre-aider en conseillant ou déconseillant certains hôtels. D'ailleurs, dans la préface du guide de voyage en Suisse de John Murray, l'éditeur invite le lecteur à avertir les autres voyageurs et à dénoncer un hôtel qui pratiquerait des prix exorbitants¹⁰.

Nous pouvons nous demander si ces conseils ont pu concrètement influencer la qualité d'un hôtel et l'améliorer. Dans un cas au moins, il semble que oui. L'évaluation négative d'un client à l'égard de l'Hôtel de la Poste à Brigue, en 1864, où les charges sont dites exorbitantes et le service particulièrement mauvais, s'est vue annotée, en 1866, par un autre visiteur qui écrit, en latin, *Tempora mutantur nos et mutamur* : « Les temps changent et nous changeons avec eux » (p. 235). On ne sait pas ce que ces deux visiteurs auraient pu inscrire dans le registre de l'établissement car il a disparu, mais l'Hôtel de la Poste semble avoir eu meilleure réputation en 1866 qu'en 1864.

18

Globalement, cette pratique d'évaluation semble bénéficier aux hôtels et à leurs propriétaires. Dans la grande majorité des cas, les clients rédigent des commentaires positifs. De même, les clients dont les commentaires ne traitent pas de l'hôtel, ainsi que ceux qui n'inscrivent aucun commentaire, laissent penser qu'ils ont été suffisamment satisfaits de leur séjour pour ne pas prendre le temps de s'en plaindre, ou n'ont pas eu d'ennuis significatifs. Dans nombre de cas, les recommandations reflètent simplement une satisfaction générale et ne vont pas en profondeur. Il s'agit souvent d'une formule conventionnelle que les visiteurs manifestent à l'égard du propriétaire. Ainsi, la sincérité des compliments laisse parfois songeur. C'est par exemple le cas de celui de M. Bridges de Londres qui, en septembre 1864, tout en louant vivement l'hôtel comme propre, confortable et « en tous points recommandable », conseille tout de même d'éviter la chambre N° 23, dans laquelle il fut réveillé en pleine nuit par « des rats ou des souris sortant d'un trou dans le mur¹¹ ».

Jérémie Magnin

Université de Neuchâtel

The Swiss Guestbook Project: Spatial Practices and the Performance of Identity in Nineteenth-Century Swiss Guestbooks.

Pour plus d'informations : <http://swissguestbookproject.ch/>

¹⁰ John Murray, *A Handbook for Travellers in Switzerland, and the Alps of Savoy and Piedmont*, 9th edition, J. Murray, 1861.

¹¹ « I found this hotel clean & comfortable, & in all respects to be commended. I would however recommend travellers to avoid N° 23 in this house, as from a hole in the wall of the above issued rats or mice (I incline to the forms troubling my sleep by running about the room most of the night). » (*Monte-Rosa*, p. 242-243; je traduis).

Les hôtels valaisans et leurs hôtes en été 1913

C'est une publication comme il en existe, dès le milieu du XIXe siècle, dans maintes stations touristiques. Entre 1903 et 1914, suivant une périodisation variable, *La Vallée du Rhône : journal illustré des stations du Valais* affiche sa volonté de vendre les merveilles du Valais aux touristes¹. Distribuée gratuitement aux hôtels, localités, bureaux de renseignements, agences de voyages et syndicats d'Initiatives de la Suisse, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, elle cumule différentes fonctions. Photos à l'appui, les articles invitent d'abord à découvrir les vallées, les villages, les sites naturels – montagnes, rivières, glaciers, etc. – ainsi que les coutumes du canton. Sous forme de chroniques, ils donnent aussi d'innombrables informations sur les stations, les excursions à entreprendre, les événements, les horaires des chemins de fer et des diligences, les altitudes, les routes ouvertes aux automobiles, la liste des cabanes du Club Alpin Suisse.

La publication est ensuite le lieu où les hôtels font leur publicité (Fig.1). Cette partie couvre les trois quarts du journal. Situation et caractéristiques sont présentées selon des formats variés : parfois une demi-page ou plus avec une reproduction, mais le plus souvent un petit encart, le coût l'emportant certainement dans la décision du montant à consacrer à la publicité. Le journal laisse aussi la place à des annonces vantant le chocolat Milka, le champagne Strub, les fruits du Valais ainsi que ... les transports funèbres Galladé à Sion.

C'est donc un journal publicitaire dans tous les sens du terme, journal qui pourrait faire l'objet d'analyses pointues sur l'univers « mental » des promoteurs touristiques - qu'ils soient hôteliers, transporteurs, fournisseurs – dans leur dévoilement au public... Fourmillant de données touristiques et hôtelières, il supplée les guides de voyages en vogue à l'époque avec un côté subjectif qui pourrait le rendre suspect à un lecteur à la recherche d'informations moins euphoriques.

La publication présente un autre intérêt qui nous occupera ici : dans ses deux dernières années de parution (1913/14), elle publie des listes de tous les voyageurs descendus dans les hôtels qui, semble-t-il, ont répondu avec enthousiasme à la demande des initiateurs du journal (Fig.2). Aucune raison ne nous est donnée à cette subite divulgation à tout un chacun de la présence de telle ou telle personne dans tel ou tel hôtel. L'exercice est certes connu et nous avons des traces de l'existence de ce type de liste : Montreux, Genève et d'autres localités ont procédé de même dès le milieu du XIXe siècle. Mais la récolte de telles données pour un canton si important pour le développement

¹ *La Vallée du Rhône : journal illustré des stations du Valais : organe de l'industrie hôtelière valaisanne = Journal illustré des stations du Valais*, Genève: [s.n.], Année 1 (1903)-13 (1914).

HOTEL DE LA POSTE

Au centre de la Ville **SION** Au centre de la Ville
 Chauffage central et lumière électrique dans toutes les chambres
 Bains. Portier à tous les trains
Café-Restaurant Vacuum cleaner **Auto-Garage**
H. BRUNNER, propriétaire.
 Ne pas confondre avec le Restaurant de la Poste



GRAND HOTEL Beau-Séjour

MAYENS-DE-SION (1890 m.)

Vue magnifique sur les Alpes. Centre d'excursions. Belles forêts. Bains modernes. A proximité de la nouvelle route d'Hérensence. — Prix de pension à partir de 5 fr. à la dépendance, 6 fr. à l'hôtel.

Café-Restaurant à Vex

Sur la route d'Evolène

Voitures et selles pour toutes directions

Ouvert de mai à fin septembre

TÉLÉPHONE F. CRETZAZ, directeur.

AROLLA (Valais) 2100 m. Alt.

Kurhaus et Grand Hôtel d'Arolla

Ad. Spahr et H. Gaspoz, Propriétaires.

Station de chemin de fer, SION

AROLLA Valais (1950 m. Alt.)

HOTEL VICTORIA

60 lits — Ouvert du 1^{er} Juin à fin Septembre

Entièrement renouvelé — Cuisine et service soignés — Pension depuis 7 francs.

Téléphone. Louis Delaloye, nouveau propriétaire.

Fruits et Vins du Valais
Gros Asperges Abricots Raisins **Mi-Gros**
 Téléphone 59

Buffet de la Gare, Sion

Cuisine et cave renommées. Spécialités du pays

MAURICE GAY

Distillation d'Eaux-de-vie de marc et de lie garant. natour.



Hôtel Mont-Pleureur

M. PRALONG

Valais d'Hérensence, Valais

Centre d'excursions et ascensions nombreuses et magnifiques. Point de départ pour la Cabane du C. A. S., Val des Dix, route carrossable. Communications postales journalières. Télégraphe.

J.-S. GUYOT & Co. PROPRIÉTAIRES.

Même maison à Vex. **PENSION-RESTAURANT** ouvert toute l'année
 Chauffage central. Sports d'hiver
 Pour voitures et mulet pour Vex s'adresser directement à
 Siervo-de Riedmatten, propriétaire.

EVOLÈNE sur SION

Altitude 1380 mètres. Superbes forêts. Centre d'excursions.

CURE D'AIR

Grand Hôtel d'Evolène

Confortablement installé. — Grand jardin ombragé
 Grande véranda vitrée. — Cuisine soignée. — Service attentif
 Prix modérés, réduits en juin et septembre

VOITURES POUR SION

Même Maison : Hôtel Mont-Collon — Arolla.

VAL D'HÉRENS, Gare de Sion, (Valais).

HOTEL-PENSION DES HAUDÈRES

HAUDÈRES (Alt. 1450 m.)

HOTEL-PENSION DE LA SAGE

LA SAGE (Alt. 1000 m.)

Centre d'excursions — Forêts — 3 diligences par jour — Télégraphe —
 Téléphone — — Prix modérés

M. GAILLARD

Valais AROLLA Grande station alpestre, 2003 m.

HOTEL DU MONT-COLLON

Lumière électrique. Télégraphe. Téléphone.

Prix de pension depuis 8 fr. Confort moderne. Service postal 3 fois par jour. Station du chemin de fer : Sion. Centre d'ascensions incorn, parables du Mont-Collon, de l'Aiguille de la Za, les Aiguilles Rouges-le Pigne d'Arolla, Dent du Perro, Dent de Veitivi et Dent des Bouquetins. Cols communiquant avec Zermatt, Zinal, Bagin, Hérensence, les Mayens de Sion et l'Italie (hoese). J. ANZEVUL

GARE DE SION

Les Haudères.

1450 mètres d'alt.

HOTEL DES ALPES

Ravissant et incomparable séjour des alpes, forêts et centre d'excursions. — Pension depuis 6 fr. — Afternoon tea and toast. — Téléphone. — Télégraphe. — Voitures et chevaux de selles.

E. TARDY-CRETZAZ.

Fig. 1 : La présentation des hôtels par eux-mêmes

touristique peut se révéler très instructive pour qui veut comprendre qui voyage, où et comment. Notre contribution vient en complément de celles de Michael Heafford, Jérémie Magnin et Patrick Vincent qui portent sur des années antérieures. Y voit-on une évolution ?

Toute la prudence est requise dans l'analyse de ces listes : l'hôtelier a-t-il tout livré aux éditeurs ? Ment-il sur le nombre de ses hôtes, leur origine, leur situation sociale ? En gonflant sa liste, il est en mesure de montrer l'attrait de son établissement auprès de la clientèle suisse et étrangère, le nombre et la qualité de ses hôtes servant d'appâts à d'autres. Impossible de le savoir. Mais il n'en reste pas moins qu'une attention soutenue doit être portée à ces listes car elles peuvent nous aider à dessiner de façon plus précise le profil des voyageurs descendant dans les établissements. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que beaucoup d'hôteliers ont fourni les listes : on dénombre trente hôtels provenant de quinze localités. Un grand absent dans ces dernières : Zermatt, alors même que plusieurs annonces vantent ses hôtels dans les pages de la publication. Les Seiler ou autres propriétaires ont-ils décidé d'épargner à leurs hôtes ces indiscretions ? N'y voyaient-ils aucun intérêt pour leur publicité ? C'est possible mais cette absence nous prive d'une station qui, à l'époque, est très courue. Classées par localité et par hôtel, ces listes révèlent le nom des hôtes, leur sexe, leur provenance (localité ou pays) et leur « structure de déplacement » : en couple, en famille, seul ou accompagné. Quelques informations – mais trop éparpillées pour en faire une analyse sérieuse – touchent à la profession.

Ne cachons pas les difficultés de l'exercice, car les inscriptions ne sont pas toujours claires, sans compter les incorrections ou les imprécisions que l'on peut déceler ici ou là. Par exemple, quand Mrs. Haig Ferguson et famille, d'Édimbourg, descendent à l'Hôtel du Glacier à Saas-Fee, nous ne savons pas exactement le nombre de personnes que contient cette famille. Nous savons que « qualitativement » c'est une famille et qu'une femme la conduit. Si ce cas de figure n'est pas courant, il n'en est pas moins déroutant sur le plan quantitatif. En l'occurrence, nous avons pris le parti, toutes choses étant égales par ailleurs, de comptabiliser quatre personnes, soit Madame Ferguson et trois enfants. Dans le cas de la présence du père et de la mère, le choix a été de comptabiliser deux enfants une fille et un garçon. Autre inconvénient : une liste de personnes provenant d'une même localité ne prouve pas qu'elles voyagent ensemble. Décision a été prise de les comptabiliser séparément.

Notre analyse a porté sur onze hôtels provenant de cinq localités situées dans des aires différentes du Valais : à Morgins, le Grand-Hôtel des Bains et l'Hôtel du Chalet ; à Champéry, le Grand-Hôtel-Pension Dents du Midi et l'Hôtel de la Croix-fédérale ; à Saint-Luc, le Grand-Hôtel du Mont-Cervin

et l'Hôtel Bella-Tolla ; à Zinal, les hôtels des Diablons, Durand et Besso² ; à Saas-Fee, l'Hôtel du Glacier et l'Hôtel-Pension de Saas-Fee. En cumulant l'ensemble des personnes, nous arrivons à 1364, chiffre raisonnable, ce qui donne en moyenne 150 personnes par établissement sans que l'on sache pour combien de temps elles y séjournent. Mais les amplitudes sont grandes : les hôtels les plus fournis de notre sélection, le Grand-Hôtel-Pension Dents du Midi à Champéry et celui du Glacier à Saas-Fee comptent respectivement 300 et 277 personnes. A l'autre extrémité nous trouvons l'Hôtel du Chalet à Morgins et le Grand-Hôtel du Mont-Cervin à Saint-Luc avec 62 et 64 personnes. Banale, une remarque doit encore être faite : bénéficiant de temps libre, cette population reste financièrement à l'aise, adhérant à des modes semblables d'existence et partageant des valeurs politiques et symboliques qui les réunissent. Ce qui n'élimine nullement les hiérarchies – comtes et comtesses, barons et baronnes, ambassadeurs et consuls, généraux et colonels, médecins et professeurs sont annoncés comme tels de même que le conseiller national et le préfet du district de Monthey – d'où peut-être les antagonismes.

Quelles clientèles ?

23

C'est la première constatation que l'on peut formuler : les femmes sont majoritaires (53%), à l'inverse de ce que Michael Heafford a comptabilisé au Splügen plus de 70 ans auparavant (61%/39%). Cette transformation majeure vient à l'appui de la thèse défendant l'idée que le tourisme ébauche une forme de libération ou, sinon, d'émancipation, des femmes, certes modérée ou atténuée, mais réelle³. Le Grand-Hôtel-Pension Dents du Midi à Champéry compte même 191 femmes pour 119 hommes, ou encore le Grand-Hôtel du Mont-Cervin à Saint-Luc voit la présence féminine être le double de celle des hommes (43/22). La seule exception se trouve à Zinal. Les hôtels des Diablons, Durand et Besso signalent 108 hommes pour 68 femmes. On peut trouver certainement une explication dans la pratique très masculine de l'alpinisme, Zinal offrant le point de départ à l'ascension de plusieurs sommets de plus de 4000 mètres.

N'exagérons cependant pas. Alors que les hommes sont près de la moitié à le faire, seul un tiers des femmes voyagent seules ou en compagnie d'une sœur, d'une fille, d'une amie, d'une gouvernante ou « femme de chambre ». La forme collective du tourisme féminin prédomine. Les 148 couples et 111 familles dénombrées laissent entendre que la grande majorité des femmes s'adonnent consciencieusement au rôle d'épouse et de mère qui est attendu d'elles, même

² Dirigés par la même personne M. É. Haldi, ces trois établissements ont fourni une liste commune.

³ Thèse notamment défendue par Jan Palmowski, « Travels with Baedeker: The Guidebook and the Middle Classes in Victorian and Edwardian England », in Rudy Koshar (éd.), *Histories of leisure*, Oxford/New York, Berg, 2002, p. 117. La question a fait l'objet d'un numéro du Bulletin de l'ACVS, « Voyages au féminin », 2014.

en l'absence de l'époux. On est encore loin d'un tourisme qui révolutionnerait les mœurs. Mais néanmoins les portes s'entrouvrent et l'appel d'air agit en conséquence, dans les milieux aisés tout au moins : le regard porté par la femme sur le monde et par les hommes et les femmes sur la femme connaît un progressif changement, l'un entraînant l'autre. En ce sens, l'hôtel joue un rôle qui n'est pas à sous-estimer. Il est avant tout un espace social qui permet les comparaisons et les étonnements.

Quelles nationalités ?

Qu'en est-il de la provenance ? Sur les 1364 personnes comptabilisées, plus de 80% font état, dans un ordre décroissant, d'une origine suisse (24%), française (23%), britannique (18%) et allemande (17%). Il n'y a là rien de surprenant car c'est bien ce quatuor qui alimente dès les années 1860 la clientèle des hôtels suisses. Si on a beaucoup insisté, à juste titre, sur l'impact britannique dans le façonnement du tourisme helvétique – ce qui ressort très clairement de l'article de Jérémie Magnin – il y a lieu de rester prudent dans la présence réelle des citoyens et citoyennes de sa Gracieuse Majesté. Notre comptage montre qu'ils ne sont pas – et de loin – les plus nombreux, laissant les Suisses et les Français se partager la première place. Les 20% restants regroupent une large palette de nationalités : Italiens, Hollandais, Belges, Américains, Russes, Espagnols, Hongrois, Brésiliens, Egyptiens se retrouvent dans l'un ou l'autre établissement.

Cela signifie-t-il que tout ce monde se regroupe dans les mêmes hôtels et se fréquente selon les mêmes cultures et identités ? Le contexte international pèse-t-il sur le choix des établissements, sachant que nos listes datent de l'été 1913, à la veille d'une guerre dévastatrice ? Pas vraiment. Tous nos hôtels accueillent indifféremment leurs clients sans distinction, même si le Grand-Hôtel-Pension Dents du Midi de Champéry voit une majorité de Français ; de Suisses à l'Hôtel du Glacier à Saas-Fee, ou encore d'Allemands à l'Hôtel-Pension de Saas-Fee ; et de Britanniques à l'Hôtel Bella-Tolla de Saint-Luc. Rien n'indique un rassemblement selon des critères nationaux même si la disposition des hôtes dans les étages ou dans la salle à manger peut adopter une stricte séparation selon ces règles. Les hôtels semblent encore à l'abri des rivalités géopolitiques. Quoiqu'il en soit, la déclaration de la guerre une année plus tard, le 28 juillet 1914, vide du jour au lendemain tous ces établissements, ancrant l'hôtellerie valaisanne et suisse dans une crise appelée à durer...

Laurent Tissot

Université de Neuchâtel

Genève et son hôtellerie aux alentours du XVIIe siècle

Le Moyen Âge n'encourageait pas les voyages d'agrément et l'Église les considérait suspects parce qu'ils détournaient l'âme de Dieu. Au XVIe siècle, un changement de philosophie s'opère. Le pèlerinage n'était plus un des seuls motifs de déplacement. Érasme le décriait et les Réformateurs le jugeaient inutile, considérant que le voyage intérieur remplaçait le parcours des sept édifices religieux à Rome. Issue de l'aire intellectuelle allemande, cette laïcisation de la mobilité privilégiait la formation et l'acquisition de connaissances tant historiques et politiques que pratiques.

Si le hasard conduisait les voyageurs à Genève, y séjourner relevait d'un véritable choix. De la petite à la grande échelle, quel regard ces « proto-touristes » avaient-ils de la région et de Genève au XVIIe siècle ? A l'entrée de la cité, à quelles mesures devaient-ils se soumettre, quelles conditions devaient-ils remplir pour y demeurer ? Enfin comment étaient-ils logés et nourris ?

Genève faisait l'objet d'un jugement récuratif, celui d'une ville-citadelle, isolée, enfermée dans des remparts et protégée par ses bastions, et à l'environnement dépouillé. En 1595, Platter le Jeune notait que la région était « dévastée » par les guerres de religion et que Genève était « entourée de beaucoup de remparts, de palissades et de fossés ». En 1603, Barthélemy Joly remarquait particulièrement « les forteresses, murailles et le fossé à contrescarpe ayans eau dormante »². En 1665, le prêtre bolonais Sébastien Locatelli évoquait les « tours de la belle, mais infâme cité de Genève »³.

Peu importe la porte qu'empruntait le voyageur (Cornavin, Neuve et Rive), elle était gardée par un guet. Lorsque Platter et ses compagnons arrivèrent au soir du 20 septembre 1595, le soleil brillait encore et ils trouvèrent les portes closes. Ils furent contraints de glisser, sous la porte du rempart, leurs noms écrits sur un papier. Regardés avec suspicion, ils reçurent une « bulette d'hoste »⁴ qu'ils

¹ « Huit jours à Genève en 1595 », in *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, (MDG), vol XX, Genève, p. 160.

² Fernand Braudel, « Genève en 1603 », in *Mélanges d'histoire économique et sociale en hommage au professeur Antony Babel*, Genève, 1963, vol. I, p. 323-324.

³ Sébastien Locatelli, *Voyage de France, mœurs et coutumes françaises (1664-1665)*, éd. Alphonse Picard et fils, Paris, 1905, p. 273.

⁴ Billet de logement.

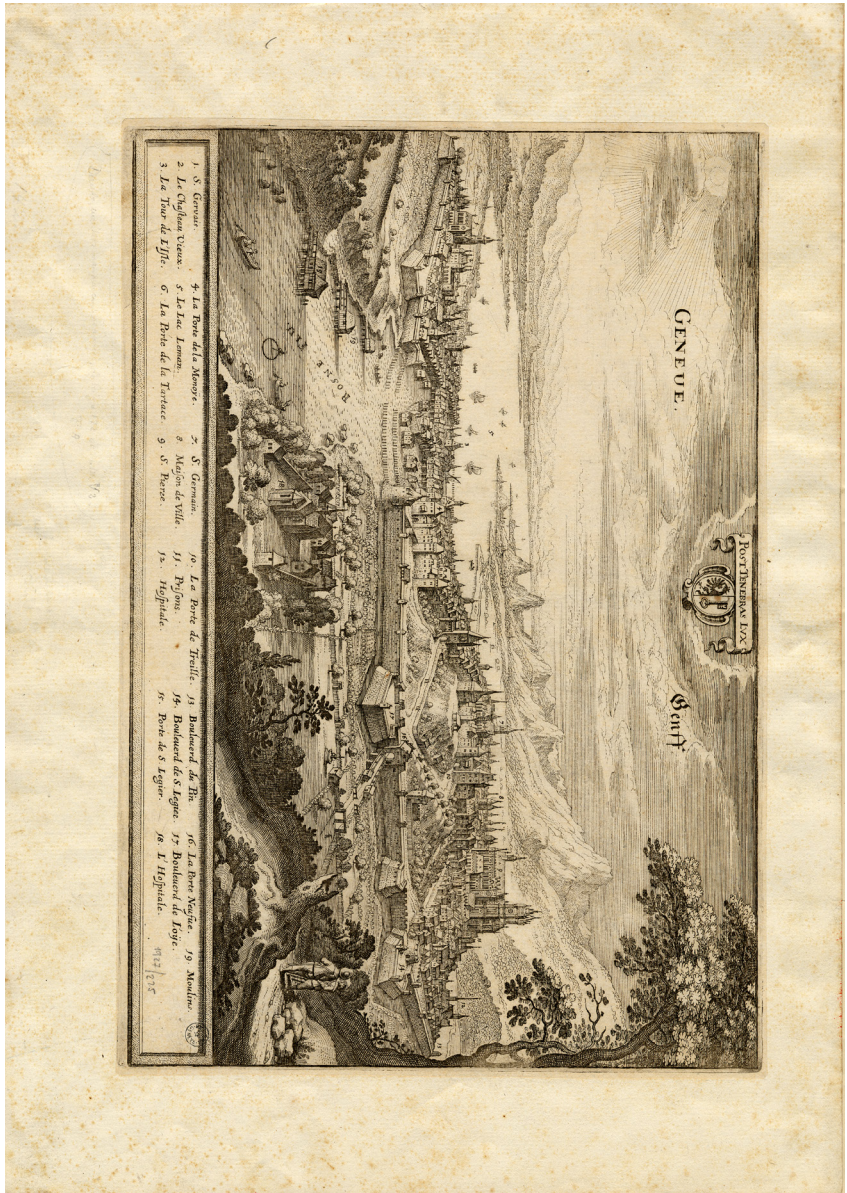


Fig. 1 : Genève au XVIIe d'après Mérian, Matthäus Merian, *Topographia Helvetiae, Raethiae et Valesiae*, Francfort, 1654.
(Centre iconographique de Genève)

devaient présenter à l'hôte du *Lion d'Or* (son demi-frère Félix y avait logé un demi-siècle plus tôt). Cette mesure n'avait rien d'exceptionnel, puisqu'elle se pratiquait à Bâle, à Montpellier ou encore à Lyon. Pour demeurer plus de trois jours à Genève, il fallait présenter une supplique aux autorités, sans quoi l'hôte était puni de trois traits de corde⁵ et encourait la confiscation de ses biens et le bannissement de la ville⁶.

Munis du précieux sésame, les voyageurs portaient des jugements contrastés sur l'intérieur de la ville. En 1574, Audebert jugera la ville « mal bastye, fort mélancolique et déplaisante »⁷ et les rues « un peu estroites, et en la principale et plus longue, [] il y a d'un costé et d'autre des apprentiz qui servent de portiques pour aller à couvert, soubz lesquels il y a infinies petites boutiques de boys »⁸. Même si Platter considérait que la ville n'était pas belle, il précisera que « c'est la rue genevoise la plus élégante au bout de laquelle on aboutit à la place du Moulard »⁹.

À l'hôtel, l'aubergiste conduira son hôte à la salle à manger, appelée en Allemagne « poile ». À Genève, cette pièce disposait d'une cheminée à feu ouvert. Il s'y déchaussera et séchera ses vêtements mouillés¹⁰. Dans les logis modestes, il fallait demander un lit parce qu'il n'y avait qu'une chambre, celle où se trouvaient tous les lits. Ces dortoirs réunissaient des gens de toute condition : marchands, cultivateurs, enfants, femmes, malades, soldats¹¹.

L'hôte de condition moyenne pouvait trouver une chambre à deux ou trois lits, qui n'étaient souvent que des paillasses. En 1646, selon le magistrat strasbourgeois Brackenhoffer¹², les chambres étaient moins luxueuses qu'en Allemagne. Le mobilier était ordinaire voire médiocre, peu d'armoires, des huches, des lits courts aux couvertures grossières, des tables et des chaises plus solides qu'élégantes et de simples cheminées. Les vitraux des fenêtres étaient remplacés par des carreaux pleins ou du papier huilé. Dans les années 1676-78, le mathématicien bâlois Bernouilli¹³ fit le même constat.

Quant à l'élite, elle obtenait une chambre particulière dans les meilleurs hôtels de la ville, tels que *L'Écu de Genève*, *La Balance*, *La Tour Perse*, *La Tête*

⁵ Les bras attachés dans le dos, le supplicé était hissé et projeté vers le sol sans toucher terre.

⁶ Sébastien Locatelli, *Voyage de France, mœurs et coutumes françaises (1664-1665)*, op. cit., p. 289.

⁷ Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, *Bulletin*, 1969, p. 225.

⁸ Jean-Daniel Candaux, *De Turin à Genève en 1578 : relation inédite de Nicolas Audebert*, éd. par Jean-Daniel Candaux, Annesi NO 16, 1970, p. 90.

⁹ Emmanuel Le Roy Ladurie, Francine-Dominique Liechtenhan, *Le voyage de Thomas Platter : 1595-1599*, éd. Fayard, Paris, 2000, p. 78.

¹⁰ Didier Érasme, *Les Colloques*, trad. V. Develay, 1875, I, Les hôtelleries, p. 257-267.

¹¹ *Id.*

¹² Elie Brackenhoffer, *Voyages en Suisse 1643 et 1646*, traduit d'après le manuscrit du Musée historique de Strasbourg par Henry Lehr, éd. Berger-Levrault, Paris, 1930.

¹³ Jacob Bernouilli, *Reissbüchlein (1676-1678)*, manuscrit, Bibliothèque universitaire de Bâle, extraits P. Merian.

Noire, L'Écu de France et Le Lion d'or. Lorsque Locatelli voyageait avec la suite du marquis Prospère de Gonzague, il vantait les qualités de *L'Écu de Genève* : « Il ne fallait point chercher d'autre hôtellerie, car il n'y a que celle-là, assez vaste pour loger n'importe quel grand prince »¹⁴. Les lits étaient « moelleux et riches »¹⁵. Il notait qu'à l'inverse des hôtelleries allemandes, le personnel était masculin, « même pas une femme à la cuisine »¹⁶.

La nourriture était abondante et luxueuse, « il y avait quantité de poissons, et entre autres une truite de sept livres de Genève [...], un brochet de cinq [...] »¹⁷. Nombreux étaient les voyageurs qui avaient « relevé l'abondance du poisson, [...] les perches « appareillez à la mode du país avec beurre frais et vin » ; « la viande de pourceau est bonne, de même que les oies et chapons »¹⁸. Quant au vin, la plupart des Genevois buvaient un rouge « frais et âpre »¹⁹. C'est pourquoi l'on servait plus volontiers du vin vaudois, savoyard ou valaisan, certes plus cher. En 1580, Montaigne remarquait déjà que les Suisses ont « plus de souyns de leurs disners que du demeurant »²⁰.

Estimer le nombre d'établissements hôteliers en activité est complexe car leur affectation n'est pas toujours précisée. Est-ce une taverne, un restaurant, un pâtissier... ? Parallèlement, Genève accueillait beaucoup de jeunes voyageurs qui prenaient pension à des tarifs divers et qui se faisaient livrer par un traiteur. En 1688, l'écrivain français Maximilien Misson, de confession protestante, indiquait la pension du professeur de droit Muffart, parce qu'il la connaissait et qu'il y était parfaitement bien. Il ajoutait que « la plupart des Anglais – précurseurs des chambres individuelles et plus confortables – allaient chez lui »²¹.

Sven Raffestin
Historien, Genève

¹⁴ Sébastien Locatelli, *Voyage de France, mœurs et coutumes françaises (1664-1665)*, op. cit., p. 274.

¹⁵ *Id.*, p. 279.

¹⁶ *Id.*, p. 275.

¹⁷ *Id.*, p. 279.

¹⁸ Anne-Marie Pluz, « La Genève de Thomas II Platter (1595) », in *L'histoire grande ouverte : hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie*, éd. Fayard, Paris, 1997, p. 537.

¹⁹ Elie Brackenoffer, *Voyage en France : 1643-1644*, éd. Berger-Levrault, Paris, 1925, p. 81.

²⁰ Michel de Montaigne, *Journal de voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, éd. Le Jay, Paris, 1774, I, p. 51.

²¹ Maximilien Misson, *Voyage d'Italie*, t. 4, éd. Amsterdam, 1743, p. 104.

Une chambre avec vue. Les hôtels de John Ruskin

Grand voyageur autant que grand écrivain, John Ruskin ne cessa de voyager en Europe, particulièrement en France, en Suisse et en Italie, de 1833 (année de son premier « tour sur le Continent ») jusqu'en 1888 (où son dernier voyage s'achève à Venise). Il ne cessa non plus d'écrire, de *Modern Painters* 1 (1845) à *Praeterita*, (1885-1889) en passant par *Les Sept Lampes de l'Architecture*, *Les Pierres de Venise*, *La Bible d'Amiens*, etc. : ses *Œuvres complètes* n'occupent pas moins de 39 volumes¹. Quelqu'un qui a tant voyagé et tant écrit a donc forcément beaucoup fréquenté les hôtels, et laissé un minimum de réflexions sur ceux-ci. La plupart se trouvent concentrées dans *Praeterita*, où elles ont une place dans les souvenirs de l'auteur, et dans les *Diaries*², où l'hôtel est le plus souvent l'objet d'une simple mention, servant à localiser l'entrée.

*

A première vue, le sujet est des plus simples. Dans *Praeterita*, où il évoque les premiers voyages accomplis avec ses parents sur le continent, Ruskin donne un très savoureux aperçu de « l'art de voyager » selon ceux-ci. Le choix d'une auberge ou d'un hôtel n'est pas, en ces années du tourisme naissant, un mince problème. Ruskin évoque la perplexité du voyageur quand il doit trouver un bon hôtel, alors que la chasse au client bat déjà son plein : « Ici il y a plusieurs hôtels, mais lesquels/Sont les meilleurs, c'est difficile à dire./Un gîte peut être trouvé dans n'importe lequel/Mais ne croyez pas ces types dans la rue/ Ils vous recommanderont le pire, si vous vous fiez à leur discours³ ! »

Les Ruskin en voyage ont, pour les hôtels, un cahier de charges aussi précis qu'exigeant :

Non par ostentation, mais vraiment pour son plaisir et parce que cela le changeait de sa vie suburbaine, mon père aimait que les chambres fussent vastes ; tandis que ma mère, fidèle à ses habitudes ordinaires et essentielles, aimait qu'elles fussent propres ; propres et vastes, cela signifie une bonne auberge et un premier étage. Mon père aimait aussi avoir une vue, et disait avec raison : « A quoi bon voyager, si c'est pour ne pas voir tout ce que nous pourrions voir ? » — ce qui impliquait

¹ *The Works of John Ruskin*, rassemblées après sa mort par ses anciens étudiants E.T. Cook et A. Wedderburn : London, Georges Allen, 1903-1912. Les références seront indiquées en abrégé : W(orks), chiffre romain pour le volume et arabe pour la page.

² Les Journaux, que Ruskin ne tient en général que lorsqu'il est en voyage. Restés inédits jusqu'à la publication d'un choix en 3 vol. en 1956.

³ *Journal of a Tour through France to Chamouni*, W, II, p. 426. Ce *Journal* est écrit en vers.

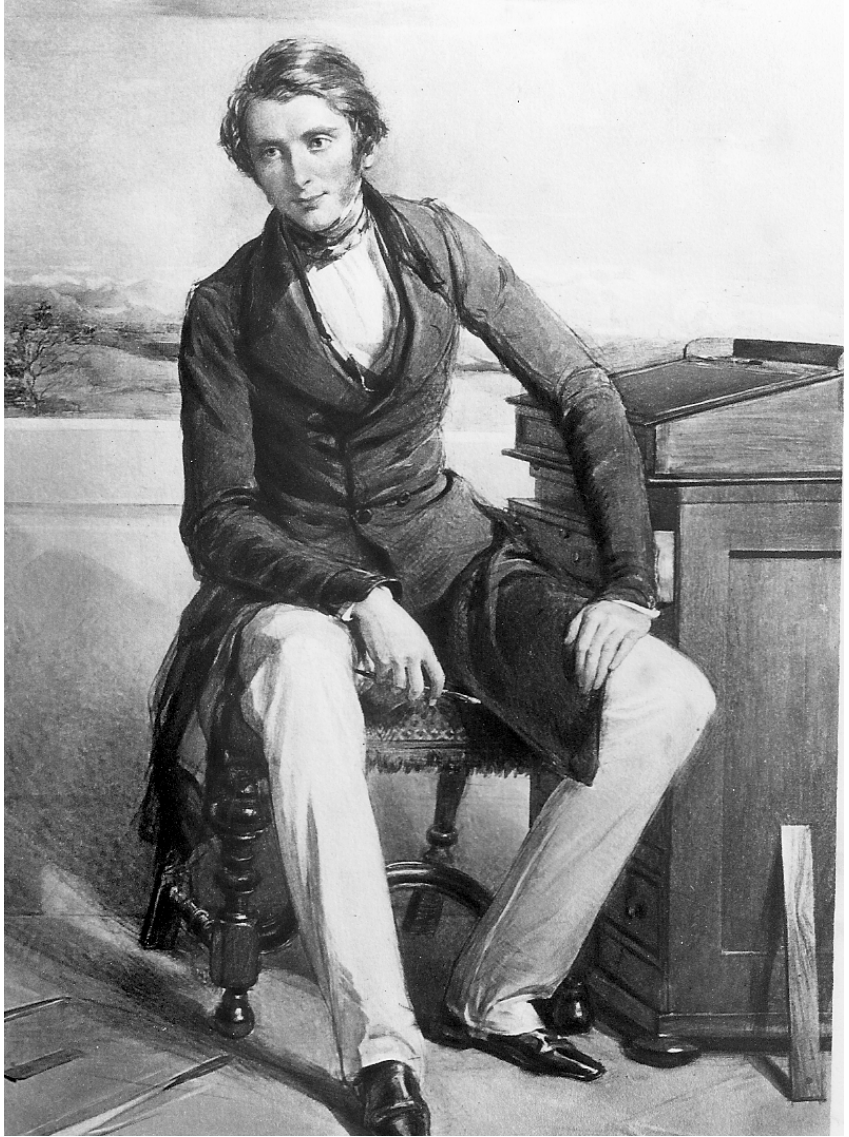


Fig. 1 : Portrait de John Ruskin en 1843 par George Richmond (Wellcome Collection, London).

donc le premier étage sur le devant. Il voulait aussi une cuisine raffinée, même si c'était un des plus petits mangeurs que j'aie vus ; quant à ma mère, elle aimait les bonnes viandes. Ce qui signifiait un dîner sans trop regarder au prix⁴.

Sans trop regarder au prix : en fait les Ruskin, qui à Londres vivent assez chichement, vont couramment fréquenter le *nec plus ultra* de l'hôtellerie suisse⁵. Cela aurait pu être par exemple, en 1833 « les luxueux Trois Rois à Bâle⁶ », si finalement ils n'avaient préféré prendre la route de Schaffhouse (« parce qu'à Bâle il n'y avait pas de vue sur les Alpes »). A Genève ce sera d'abord l'Hôtel des Étrangers, « grand hôtel de 1er ordre et très bien tenu » selon sa propre réclame, « une de ces demeures campagnardes ouvertes pour les étrangers distingués, à environ un demi-mile des portes de la ville », selon Ruskin⁷. Puis ce sera régulièrement l'Hôtel des Bergues, premier grand-hôtel ouvert à Genève en 1834, le plus imposant et le plus luxueux. Ce sera encore le non moins luxueux Hôtel des Trois Couronnes à Vevey, l'Hôtel de l'Union à Chamonix (« premier hôtel de luxe » de la station, construit en 1816), le Cygne à Lucerne, sans oublier, à Venise, le Danieli...

31

*

Mais Ruskin est indifférent tant au luxe qu'au standing de ces hôtels. Aucune fascination chez lui, ni description de ce luxe. Ruskin à l'hôtel n'est ni le narrateur de Proust au Grand-Hôtel de Balbec, ni l'Aschenbach de Thomas Mann à l'Hôtel des Bains de Venise. Ce qui lui importe est ailleurs, et d'une ou plutôt de deux autres natures : il aime se sentir « à la maison », et il aime avoir une vue. S'il s'attarde un peu sur les Trois Couronnes, c'est parce que cet hôtel remplit ces deux conditions, qui n'ont rien à voir avec son standing :

A Vevey [...] mon père se sentait chez lui, professionnellement, au milieu des vignobles, – et sentimentalement, si près du Bosquet de Julie ; ma mère aimait les vergers de pommiers et les champs de narcisses ; et moi, j'y avais la Dent du Midi pour la neige éternelle, à l'horizon ; Chillon pour l'histoire et la poésie ; et le lac pour ses effets de brume à la Turner, et le soir ses couchers de soleil turnériens⁸.

⁴ *Praeterita*, I, 6 (W, XXXV, p. 110-111).

⁵ Ce qui leur est autorisé par la coquette fortune acquise par le père de Ruskin dans le commerce du vin de xérès (sherry pour les Anglais).

⁶ *Praeterita*, I, 6, (op. cit. p. 112).

⁷ *Praeterita*, II, 5, (op. cit. p. 323).

⁸ *Praeterita*, III, 2, (op. cit. p. 517-518).

Joli bouquet de raisons d'aimer un hôtel, intelligentes et culturelles (et qui ne sont pas loin d'être spirituelles), que Ruskin résume d'une formule qui reviendra souvent sous sa plume à propos de ses hôtels préférés : ce fut bientôt « la plus familiale de toutes nos maisons à l'étranger. »

Pour ce qui est de se sentir « à la maison », c'est une sensation essentielle, mais qui s'exprime sans vraiment s'expliquer. Le paradigme en est l'Hôtel du Mont-Blanc à Saint- Martin de Sallanches, qui aura même l'honneur, unique, de donner son nom à l'un des chapitres de *Praeterita* (II, 11). Ce n'est qu'un « bâtiment à deux étages de solide pierre grise, avec un toit sur pignon et des mansardes, un couloir central au deuxième étage livrant accès aux trois ou quatre chambres donnant sur la façade et sur l'arrière ». Les sols et les cloisons sont « de mélèze grossièrement taillé » et le plancher du couloir « d'une minceur inquiétante et ployant comme si l'on allait passer à travers ». Mais, mystérieusement, « l'hôtel du Mont-Blanc à Saint-Martin fut l'exemple parfait du genre de maison où l'on allait pour le plaisir d'y vivre ; et certainement pour moi, de toutes les auberges que j'eus pour gîte, la plus mémorable, la plus émouvante et la plus sacrée⁹. » Tout aussi intime, l'attrait exercé par « le vieil Hôtel de la Poste à Champagnole ». Il devint pour nous, écrit Ruskin :

une sorte de maison : à l'aller nous y avions tellement de joie, et au retour tant de choses en tête qu'il nous semblait, en sa paix, avoir vécu une grande et belle tranche de vie. En dehors de nous, il n'y avait jamais personne.

*

La seconde condition, en un mouvement tout opposé, vers l'extérieur, et que Vevey remplit aussi à merveille, c'est « une chambre avec vue¹⁰ ». De l'Union à Chamonix, le jeune Ruskin de 14 ans ½ s'est d'abord amusé à décrire « le bâtiment vaste et puissant/Avec quelque chose d'Anglais », « les longues galeries de bois/Bien sculptées et ornées :/La Suisse en de telles choses a beaucoup de goût », les couloirs interminables où, dit-il, « je recommanderais/Une bonne marche en guise d'exercice les jours de pluie,/Ils sont si longs, ils font presque une promenade. » Mais tout cela mène à ces vers, essentiels : « Quand vous n'avez rien à faire à l'extérieur/Installez-vous à la fenêtre ouverte, prenez votre chaise/Et régalez-vous de la magie de la vue. » Et un peu plus loin : « Parfois quand on aperçoit une telle gloire/Le corps semble s'endormir, – l'âme est toute dans les yeux »¹¹.

⁹ *Praeterita*, II, 1, (op. cit. p. 432).

¹⁰ *A Room with a View*, « Une chambre avec vue », c'est le titre anglais du célèbre roman du grand romancier victorien E.M. Forster (en français *Avec vue sur l'Arno*).

¹¹ *Journal of a Tour through France to Chamouni*, op. cit, p. 427-428. Ruskin parle toujours de « la Suisse » pour

Revenons à l'Hôtel du Mont-Blanc : tout ce qu'il a de vieillot et étriqué disparaît, comme par magie justement, lorsque le texte s'ouvre sur la fenêtre :

J'aurais dû dire que ma fenêtre donnait au-dessus de la cour, et non dans la cour [...] : ce que l'on voyait d'abord c'était, au premier plan, les feuilles du noyer situé dans l'angle puis, derrière, les toits moussus de l'écurie ; puis le clocher de l'église du village, délicatement couverte d'étain brillant ; et derrière tout cela, les flots crémeux, figés et débordants de la mer de neige du Mont Blanc de Saint-Gervais. Plus loin à gauche venaient l'Aiguille de Bionnassay, le plus gracieux contrefort de toutes les Alpes, et le Mont Blanc lui-même, au-dessus de l'Aiguille et du Dôme du Goûter, en vue frontale. Et tout cela pénétrait dans l'espace de cette petite croisée de quatre pieds carrés¹².

Cette description est un modèle de la dynamique du regard ruskinien, un modèle du « travail de l'œil » que ne cesse de faire cet *optical thinker*, et qui est le fondement même de son œuvre.

Tous les hôtels n'auront pas droit à cette promotion de leur vue ; quelquefois ce seront seulement quelques lignes, comme celles écrites dans cet hôtel de Lanslebourg, dont nous ne saurons même pas le nom, où Ruskin n'est jamais revenu mais qui permet de mesurer combien ce qu'il voit (« the Power of Seeing ») est ce qui met chez lui le corps et la pensée en en mouvement :

Le 2 juin 1841, à six heures du matin, je m'éveillai d'un lourd sommeil dans une petite chambre qui n'avait qu'une fenêtre ; c'était à Lanslebourg, des aiguilles rouges au Nord se détachaient sur le pur bleu du ciel ; dans la lumière du levant, une immense pyramide de neige descendait en une seule plaque jusqu'à la vallée. Je m'habillai en trois minutes, je descendis la rue du village en courant, je traversai la rivière et je gravis la pente herbeuse qui monte sur le flanc sud de la vallée jusqu'aux premiers sapins. J'avais retrouvé la vie — avec ce qu'elle a de meilleur¹³.

*

Cela ferait une belle image de fin... Mais il n'y a pas de *happy end* chez Ruskin. Un jour tout se gâte, l'idylle se brise. Car au lieu d'offrir « une chambre avec vue », voilà que les hôtels détruisent la vue. On est en 1856, et Ruskin écrit :

désigner la vallée de Chamonix.

¹² Voir N. 9 ci-dessus.

¹³ *Praeterita*, II, 3 (op. cit. p. 297).



Fig. 2 : L'Hôtel Byron à Villeneuve.

34

Je souhaite que, l'art étant ainsi compris, nos peintres prennent l'habitude d'accompagner toutes leurs œuvres d'une indication écrite des raisons qu'ils avaient de les peindre, et des circonstances dans lesquelles ils l'ont fait ; et s'ils y indiquent aussi tout ce qu'ils ont omis, ils peuvent faire autant d'omissions qu'ils le jugent bon. Par exemple, il n'est pas possible aujourd'hui d'obtenir une vue du bout du lac de Genève sans inclure l'« Hôtel Biron » – un établissement qui ressemble à une énorme usine de coton – juste en amont du Château de Chillon. Cette bâtisse doit toujours être omise, et la raison de son omission indiquée. De même, la beauté de la vue de toute la ville de Lucerne, depuis le lac, est détruite par le nouvel et immense hôtel pour Anglais qui doit donc, de la même façon être ignoré, tandis que les maisons situées derrière doivent être dessinées comme si cet hôtel était transparent¹⁴.

Quatre ans plus tard, on est en 1860, l'irréremédiable lui paraît consommé : « Chamonix même et tout le reste de la Suisse est complètement pollué par les chemins de fer, et par d'énormes hôtels¹⁵. » Plus tard encore, en 1865, il évoquera

¹⁴ *Modern Painters* 4, VI, p. 32.: Il s'agit de l'hôtel Byron, ouvert aux environs de 1840 à Villeneuve dans un style néo-classique en complet contraste avec le château de Chillon. On peut penser que Ruskin, en inscrivant une orthographe fautive du nom du poète, et en mettant entre guillemets le nom de l'hôtel, imite ironiquement la prononciation phonétique locale. (Information fournie par Claude Reichler)

¹⁵ Lettre au Dr. Brown, 6 août 1840, XXXVI, p. 340.

« la vallée de Chamonix où, pour construire des hôtels aux touristes, on a brisé tant de rochers qui faisaient de superbes premiers plans¹⁶ », et verra dans tous les lieux qu'il a aimés « une dévorante lèpre blanche d'hôtels neufs¹⁷ ». C'est que la révolution du tourisme moderne est passée par là, amenée par l'autre objet de l'exécration ruskinienne : le chemin de fer. Tout cela va de pair avec le développement inexorable de la révolution industrielle, et c'est bien pourquoi, aux yeux de Ruskin, ce sont des « hôtels-usines » qui ont remplacé ses chers « hôtels-maisons » : « L'aubergiste hospitalier de jadis » laisse la place à l'hôtelier moderne, « propriétaire d'un immeuble de 300 lits, en forme d'usine », redoutable « exploitateur » qui ne regarde plus ses hôtes que « à la lumière de ses numéros de chambres, 1, 2, 3, ... 300¹⁸ ».

Ruskin, inaugure son œuvre d'économiste social en 1860, avec le retentissant pamphlet *Unto this Last*, et c'est déjà en économiste qu'il analyse ce qui est en train de se passer, à la lumière du pessimisme antimoderne qui est désormais le sien. Cette nouvelle modernité est devenue le cauchemar de celui qui s'était fait un nom en tant qu'auteur de *Modern Painters* :

Chaque franc dépensé aujourd'hui par les voyageurs dans les Alpes contribue à miner tout ce qu'il y a de grand et d'original dans le caractère suisse. [...] «L'afflux de l'argent anglais, mettant progressivement toute l'activité en rapport avec les désirs et les manières des étrangers [...] réduit peu à peu l'antique cohérence et la simplicité pastorale de la vie montagnarde aux deux métiers saisonniers d'aubergiste et de mendiant¹⁹.

Ruskin prophétise l'avènement de ce qui sera un siècle plus tard le tourisme de masse, où

plus l'afflux d'étrangers en Suisse grandira, plus il y aura dans cette foule une majorité de gens dont les raisons de voyager seront, premièrement d'aller le plus vite possible d'un point à un autre, et, deuxièmement de trouver, partout où ils arrivent, le genre de chambres et de distractions à quoi ils sont habitués à Paris, à Londres, ou à Baden²⁰.

Dans ce mouvement qui l'emporte, la vision finale est forcément une vision d'Apocalypse :

¹⁶ *Sesame and the Lilies*, XX, p. 26.

¹⁷ *Ibid.* p. 89.

¹⁸ *Modern Painters* 4, *op. cit.* p. 455.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

Je vois d'ici, dans seulement quelques années, la ville de Lucerne se résumer à une rangée d'hôtels symétriques au pied du lac, avec ses vieux ponts détruits, un pont de fer construit sur la Reuss, une promenade plantée d'acacias sur la rive du lac, et tout au bout un orchestre allemand jouant sous un temple chinois, et les voyageurs cultivés, représentants de la civilisation européenne, interprétant devant les Alpes, dans la lumière des après-midis d'été, une version moderne de la Danse Macabre²¹.

André Hélard

Historien et traducteur de John Ruskin, Rennes

36



Fig. 3 : John Ruskin : Printemps à Vevey, aquarelle, sans doute assez proche de ce qu'il pouvait voir des Trois Couronnes (Ashmolean Museum, University of Oxford)

²¹ *Ibid.* p. 456.

La Haute-Engadine, scène touristique

De 1850 à 1914, la vallée supérieure de la Haute-Engadine qui s'étend de S-chanf à Maloja (qui, soit dit en passant, appartient politiquement au Bergell de langue italienne) s'est développée en une seule et unique chaîne de bâtiments hôteliers exceptionnels, entourée d'une nature qui a été transformée en un jardin paysager cultivé. Le développement du tourisme a commencé avec l'aménagement de la source acidulée de Saint-Moritz au début du XIXe siècle. L'effet curatif de l'eau était déjà connu à l'âge du bronze, comme l'atteste un ancien captage de la source. Si, depuis les années 1850, St. Moritz Bad peut être considéré comme une station thermale correspondant au modèle européen, après 1880, les sports de neige et donc la saison d'hiver se sont de plus en plus imposés. Le village de St. Moritz, construit sur une terrasse en pente aux vues ouvertes, conquiert alors l'attention. Lorsque, à partir de 1903, les Chemins de fer rhétiques ont amené rapidement et confortablement leurs clients en Haute-Engadine, la construction hôtelière a connu un véritable boom jusqu'au début de la Première Guerre mondiale.

37

Une promenade littéraire à travers le temps

Le Grand-Hôtel alpin est le moteur d'une mise en scène touristique complète. Il symbolisait le paradoxe du voyage, l'évasion du quotidien des cheminées d'usine ne conduisant pas à l'isolement, mais aux montagnes transformées par l'industrie touristique, qui a toujours une longueur d'avance sur les voyageurs. Une fois intériorisé et raffiné, le Grand-Hôtel exerça une véritable séduction. La beauté du panorama ne peut être appréciée nulle part plus confortablement que depuis les vérandas abritées des hôtels. A l'intérieur de l'hôtel, le monde est saisi à travers une vue agréable sur le ciel, les montagnes et la nature. Voilà pourquoi, depuis des générations, les personnalités littéraires font des grands hôtels de l'Engadine le théâtre de leurs histoires et de leurs pensées.

La Haute-Engadine est ainsi devenue un paysage parmi les plus éminemment littéraires, et tout autant polyglotte, polyphonique, cosmopolite : ceci éclaire le devenir et l'essence de son histoire touristique. Il est donc d'autant plus compréhensible que la promenade littéraire qui suit – axée sur l'évolution des tendances générales – ne puisse s'arrêter que brièvement sur des auteurs sélectionnés, principalement germanophones, sachant bien qu'il ne s'agit là que d'une étroite fenêtre ouverte sur un large panorama littéraire.



Fig. 1 : Vue de St. Moritz, vers 1929. (Source : ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv, Fotograf: Unbekannt / PK_002410 / Public Domain Mark)

Du coin perdu ...

Les premiers auteurs se lamentent sur ce que la Haute-Engadine n'a pas à offrir. « Parmi les inconvénients », se plaignait un certain M. Franz dans une brochure intitulée *Das Engadin und die Engadiner* en 1837, « le fait que les hôtes de la station thermale de cette haute vallée, complètement coupée du monde littéraire et politique, ne reçoivent en général des nouvelles de Suisse et d'Allemagne qu'une fois par semaine, le jeudi, était courant ». Le compositeur allemand Richard Wagner, qui a séjourné à Saint-Moritz du 14 juillet au 10 août 1853, accompagné du poète et révolutionnaire Georg Herwegh, pour une cure thermale, se souvient lui aussi : « La station thermale confortable actuelle n'existait pas encore, et nous avons dû nous contenter de l'hébergement le plus sauvage, ce qui me gênait particulièrement eu égard à Herwegh, puisqu'il n'associait pas ce séjour à une cure thermale, mais seulement au plaisir ». L'historien Ferdinand Gregorovius, tout aussi peu inspiré par l'atmosphère « prosaïque » de la station thermale, a visité Saint-Moritz en été 1862 et n'a rien pu tirer de cette « sublimité pétrifiante ».

...au lieu de plaisir...

Vingt ans plus tard, on observe un véritable changement dans la perception collective de Saint-Moritz et de la Haute-Engadine. Ces lieux deviennent comparables à d'autres sources d'attrait. Le 7 décembre 1886, un groupe d'Anglais appartenant à la bonne société publia son propre journal, le *St. Moritz Post*, faisant connaître à ceux qui étaient restés à Londres ce qui leur manquait, à savoir des hôtels bien chauffés, de la neige, des jeux et du divertissement et, associés à cela, de la distinction. Ce nouveau monde a aussi été évoqué en 1888-1889 dans *Bildern aus Graubünden* par l'autrice Silvia Andrea (dont le nom officiel était Johanna Garbald-Gredig) qui a elle-même grandi en Engadine: « La promenade d'une demi-heure sur la rive gauche [du lac de Saint-Moritz] est une chaîne ininterrompue de villas et de chalets. Ici, à certains moments de la journée, toute la splendeur de la vie des grandes villes se déploie au grand dam de l'amoureux de la nature, qui veut cultiver sa vie affective dans l'isolement rural, mais pour le plus grand plaisir de l'élégant baigneur qui ne veut pas manquer les habitudes urbaines et les divertissements pendant sa cure ». Et même Friedrich Nietzsche, qui préférait passer ses étés (celui de 1881 ainsi que ceux de 1883 à 1888) dans le calme de Sils Maria, ne pouvait évidemment pas échapper à la fascination du cosmopolitisme lorsqu'il décrit la culture hôtelière de Maloja, dans une de ses lettres, comme « comparable à Nice ».

39



Fig. 2 : Hôtel Kursaal Maloja (appelé plus tard Palais Maloja) vers 1890.

...et à la publicité touristique

Jakob Christoph Heer est une importante figure littéraire pour la Haute-Engadine, car il incarnait le type d'auteur contemporain qui savait faire le lien entre la nostalgie de l'idylle alpine et la commercialisation du tourisme. Son roman, *Der König der Bernina*, publié en 1889 avec un grand succès, comme récit faisant suite à *Gartenlaube*, a été immédiatement réédité sous forme de livre. Il a obtenu l'un des plus importants succès littéraires allemands de la première moitié du XXe siècle, avec son histoire d'amour déchirante entre deux Engadinois typiques. Il était clair pour les critiques et les autorités locales que c'était là la meilleure publicité touristique. Tout comme les gens éduqués ont autrefois parcouru le lac Léman avec la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau en main et se sont laissés submerger par leurs émotions, de même par la suite beaucoup voulurent voir de leurs propres yeux les *Alpenparadies* de Heer. L'exemple de Heer a été suivi par des auteurs à succès (aujourd'hui oubliés) comme Paul Oskar Höcker et Richard Voss. Alors que Höcker a écrit un roman de sports d'hiver, *Die Sonne von St. Moritz*, publié pour la première fois en 1910, qui se lit comme une publicité, Richard Voss, avec *Alpentragödie. Roman aus dem Engadin*, écrit tout à la fois un mélodrame et une critique sociale. Soucieux de plaire à ses lecteurs, Voss a situé son histoire dans le paysage impressionnant qui entoure le palais de Maloja (anciennement connu sous le nom de Kursaal), mais en même temps il a accusé la population locale, ainsi que le constructeur du Grand-Hôtel, le Comte de Renesse, d'avoir introduit les spéculateurs et donc l'ennemi, dans cette idylle alpine.

40

Bouleversements

Deux romans écrits dans les années 1930 et publiés à titre posthume jouent avec le topos du Grand-Hôtel, élément devenu important pour la littérature de l'époque au-delà du lieu où l'action se déroule. Les lignes de fracture de la société et les bouleversements purement sociaux de l'entre-deux-guerres ont été décrits de façon particulièrement vivante dans ce microcosme qu'est l'hôtel. Stefan Zweig est l'auteur du premier d'entre eux, qui relate l'histoire d'une receveuse des postes. Faisant partie de la succession de l'écrivain, il a été publié en 1982 sous le titre *Rausch der Verwandlung*. Le roman se situe dans le monde distingué de Pontresina. La protagoniste est une jeune postière dont la vie est bouleversée suite à l'expérience traumatisante qu'elle subit en se confrontant à la séduisante légèreté de la vie hôtelière. Elle est dès lors prête à défier les normes sociales pour s'approprier ce à quoi, pense-t-elle, elle a droit. Un autre livre important, qui n'est devenu accessible qu'en 2008, est *Eine Frau zu sehen* d'Annemarie

Schwarzenbach. Se déroulant durant l'hiver 1929 dans un grand-hôtel de Saint-Moritz, le récit en « je » place en son cœur un instant magique entre la jeune narratrice et une mystérieuse étrangère dans l'ascenseur de l'hôtel. Il se crée un désir homo-érotique qui se nourrit de l'anonymat du monde hôtelier, mais qui, en même temps, va à l'encontre de ses conventions.

Et dans son roman brillant, tout à la fois absurde et angoissant, *Murmeljagd*, paru en 1969, Ulrich Becher décrit comment l'hôtel cosmopolite s'est transformé en un lieu d'exil et de méfiance à la fin des années 1930.

Être un étranger

Pour terminer, rapprochons le roman de Cla Bierts, *Die Wende* (1962), publié à l'origine en romanche sous le titre *La müdada*, celui de Maria Colombo *Drei Häuser. Eine Jugend im Engadin* (1977) et les récits de Göri Klainguti, qui écrit à la fois en puter¹ et en allemand. Les trois auteurs s'intéressent à la perception de ceux qui travaillent dans le monde du tourisme et des grands-hôtels et sont confrontés à leur propre histoire de migration et d'étrangeté dans ces lieux d'échange et d'incessant de va-et-vient. Ce faisant, ils deviennent particulièrement clairvoyants pour comprendre les nuances de l'altérité, comme le père qui donne à ses enfants le message suivant dans le roman *Drei Häuser* : « Les clients de l'hôtel ont des visages différents et sont habillés différemment – et bien, justement, comme les gens riches sont habillés... ».

Plus récemment, cependant, un nouveau phénomène est apparu. Les auteurs sont invités par les hôtels à écrire en résidence des histoires liées aux établissements. En prenant eux-mêmes le rôle d'hôtes, ils se glissent dans la peau des clients des grands-hôtels. Il reste à savoir comment ce type de récit peut être compris comme un court-circuit entre le tourisme et l'industrie littéraire. Mais ce qui est resté semblable au fil du temps et des différentes perspectives narratives, c'est que la littérature hôtelière éveille le désir d'explorer cette scène par soi-même.

Cordula Seger

Traduit de l'allemand par Laurent Tissot et revu par Claude Reichler

¹ Variété de romanche.

Thomas Hardy et la grande hôtellerie suisse à la Belle Époque

En juin 1897, Thomas Hardy passa deux semaines en Suisse avec son épouse Emma, pour échapper aux festivités du Jubilé de la reine Victoria et tenter de sauver leur mariage. C'était une année charnière pour l'écrivain anglais : tandis qu'il préparait son premier recueil de poésie, qui allait faire de lui un des plus grands poètes du vingtième siècle, la première traduction française de *Tess* paraissait dans le *Journal des débats*, contribuant à sa renommée internationale en tant que romancier. Hardy ramena deux poèmes de son voyage, le premier sur l'historien Edward Gibbon, le second sur l'accident du Cervin en 1865. Il rédigea également sept lettres qui nous permettent, avec quelques autres sources, de reconstituer l'itinéraire du couple et d'avoir un aperçu sur l'industrie hôtelière à la fin du dix-neuvième siècle, ce que l'historienne Elaine Denby a caractérisé de « génie suisse ». Que ce fils de tailleur de pierres, féroce adversaire du système de caste anglais, se sente si à l'aise dans nos grands-hôtels témoigne du professionnalisme et de l'ouverture cosmopolite de l'hôtellerie à la Belle Époque.

Préférant « avoir le pays seul pour nous en juin – ce mois le plus charmant », les Hardy s'expatrièrent en avance sur la belle saison, rejoignant le 17 juin Le Havre depuis Southampton en bateau à vapeur, puis voyageant en train via Paris, Dijon et Pontarlier jusqu'à Neuchâtel. S'étant reposés pendant deux jours, ils poursuivirent leur voyage jusqu'à Berne, où ils fêtèrent tout de même le Jubilé en compagnie de leurs compatriotes à la Cathédrale le 20 juin. Du 22 au 25 juin, ils effectuèrent un tour rapide dans l'Oberland Bernois, avant de séjourner deux jours à Lausanne et de visiter les rives du Léman. Depuis Villeneuve, ils rejoignirent Zermatt, où ils passèrent également deux jours, retournant en Angleterre le 3 juillet via Genève.

Ordinaire sous tous ses aspects, ce rapide séjour enchantait pourtant Hardy encore plus que sa première visite en Suisse dix ans auparavant. Une des raisons était le fait qu'il y rencontra si peu d'Anglais. Une autre était sans doute la qualité de l'accueil dans les hôtels où le couple séjourna. Dans une lettre à sa fille datée du 18 juin, il partage ses premières impressions de voyage : « Nous sommes parmi les premiers Anglais à arriver dans le pays, et sommes reçus chaleureusement dans les meilleurs hôtels, où, dans deux mois, nous aurions été traités sans cérémonie. »



Fig. 1 : Portrait de Thomas Hardy, *The Cabinet Portrait Gallery*, 1894 (National Media Museum)



Fig. 2 : L'Hôtel Gibbon à Lausanne vers 1860, lithographie (Musée historique de Lausanne)

L'excellente réputation de l'hôtellerie helvétique était effectivement déjà proverbiale. Dans l'introduction du guide Baedeker de 1897, qui avait dépassé Murray « dans le cœur des lecteurs anglais » selon Laurent Tissot, on peut lire que « La Suisse a peut-être les meilleurs hôtels du monde. Les hôtels modernes de Genève et des bords septentrionaux du Léman, ceux de Berne, Zurich, Lucerne, Bâle, Interlaken, etc. sont des établissements grandioses dont l'organisation modèle est à elle seule remarquable [...] ». Les tarifs sont ensuite indiqués pour la chambre, pour la table d'hôte à midi et le soir, pour un « excellent déjeuner (café ou thé, pain, beurre et miel) » servi soit dans la salle à manger, soit dans la chambre du voyageur, pour le souper, pour le service, ainsi que pour une bougie. De manière surprenante, le prix de la chambre dans les meilleurs établissements, qui varie entre 2 et 5 francs, n'est pas plus cher que le repas et seulement quelques francs de plus que la bougie, qui est facturée 1 franc pièce ! À titre de comparaison, le salaire annuel moyen en Suisse à cette époque se situe de 1000 francs pour un facteur, à 3000 francs pour un cadre administratif.

44

Anticipant les guides du Routard, Baedeker recommande les hôtels plus modestes aux personnes souhaitant voyager à pied : ils sont moitié moins chers que les grands-hôtels, les meilleures chambres ne sont pas réservées aux Anglais, et les bougies y sont gratuites. Parmi les autres conseils, on apprend que le vin de table dans les grands-hôtels « est dans la règle de mauvaise qualité, sans doute pour obliger à en prendre de meilleur à la carte », qu'il vaut mieux demander le compte tous les deux ou trois jours afin d'éviter des factures injustifiées, et qu'en envoyant un message par télégraphe « le matin ou même encore à midi », on peut être sûr de trouver sa chambre prête le soir. Dans les plus grands hôtels, enfin, on peut se procurer des livres et des cartes en anglais, français, et allemand, distribués par la Société des bibliothèques des Grands-Hôtels.

D'après le Baedeker, le Grand-Hôtel du Lac où les Hardy passèrent leurs deux premières nuits n'était que le deuxième meilleur établissement, parmi huit, à Neuchâtel. L'écrivain était néanmoins satisfait de sa vue sur la chaîne des Alpes, même si celles-ci étaient la plupart du temps cachées derrière les nuages. Le temps ne s'améliora guère lors de leur arrivée à Berne. « Nous semblons être en mesure d'accomplir l'exploit alpin sans précédent de voyager d'un bout à l'autre du pays sans voir le moindre signe [d'une montagne] », écrivit-il à son ami Sir George Douglas, rajoutant que « les nuages sont si bas qu'ils touchent les maisons supérieures de la ville, et la tour de la cathédrale est le seul objet élevé auquel les visiteurs anglais et nous-mêmes croient. » Heureusement, le couple était cette fois-ci hébergé à la meilleure enseigne de la ville, l'Hôtel Bellevue, aujourd'hui encore situé à côté du Palais fédéral. Par contre, nous ne savons pas dans lequel des dix-sept hôtels ils s'arrêtèrent à Interlaken.



Fig. 3 : Hôtel Gibbon à la fin du 19e siècle (<https://www.notrehistoire.ch/medias/20758>)

Date	N° de la chambre	Noms	Prénoms	Domicile	D'où l'on vient	Où l'on va
juin 27	24, 28, 32, 43.	M ^r Anchemet			Lausanne	
" "	78	M ^r St. Walker Fletcher,			Londres	
" "	55	M ^r & M ^l Jos. Wilson			Philadelphia.	
28	48	Hon Carl Geusel			Wigoltingen.	
" "	56	" Strucker Claus				
" "		Edmond de la Harpe		Vevey		
" "		M ^l Beatrice Kirk		Leeds		
" "		M ^l Nini Sadler				
" "		M ^l Wolf.		Bâle		
37.38		M ^l J. J. Morton				Chicago.
" "	59	M ^l Paul Morton				"
" "	12	M ^r Tho ^s Hardy. J.P.				England
" "	83	M ^r & M ^l J. P. Feske				New York?
" "	27-28	M ^l Westgens				Hollande
" "	"	" van Gellin Petringa				"
" "	65	"				"

Fig. 4 : Liste des étrangers, 1896-1901, Hôtel Mont Cervin, Zermatt, 28 juin 1897 (Matterhorn Museum)

À Lausanne, le couple s'installa à l'Hôtel Gibbon, place Saint-François, où leur nom fut inscrit le 24 juin à côté de la chambre 72 dans le registre des visiteurs. Cet hôtel de cent dix lits était le meilleur des huit établissements de la ville, et également le plus cher, une chambre étant facturée 4 à 6 francs. Fondée en 1838 par Alexandre Ritter, il était exploité en 1897 par son fils, avant de devenir une société anonyme en 1902, puis d'être racheté et détruit par la Société de Banques Suisses en 1919, pour y installer son siège lausannois. Dans une étude des registres de l'hôtel, Laurent Tissot fait état d'une « clientèle mélangée, des voyageurs d'affaires aux touristes aisés », issue principalement de Grande-Bretagne, de France et des États-Unis. Il cite un certain nombre d'artistes et d'écrivains connus qui y ont séjourné, mais note également la présence de groupes. Parmi les clients inscrits le même jour que les Hardy, on trouve des Américains, des Anglais, des Allemands, des Belges et des Hollandais.

Deux jours plus tard, l'auteur signala, dans une lettre à un ami poète, qu'il était par hasard sur le lieu même où Edward Gibbon avait terminé, exactement cent dix ans plus tôt, sa « remarquable histoire », c'est-à-dire l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain*. Après avoir visité d'autres sites littéraires à Vevey, Clarens et Chillon, les Hardy poursuivirent leur voyage jusqu'à Zermatt, où ils furent hébergés à l'Hôtel du Mont Cervin, un des quatre établissements de première catégorie exploités par la famille Seiler. Nous avons également pu retrouver leur nom dans la liste des étrangers au 28 juin. Aussi peu détaillé que le registre de l'Hôtel Gibbon, il nous permet néanmoins de relever le nombre et l'origine des clients, qui proviennent non seulement de Grande-Bretagne, des États-Unis et d'Allemagne, mais également de Suisse et de Russie. Parmi eux, on notera une classe d'écoliers et six femmes voyageant entre elles ou avec leur fille, preuve de plus que le voyage dans les Alpes n'était plus seulement une affaire d'hommes.

C'est peut-être avec son voisin russe, le Baron Koutkovsky, que Thomas Hardy arpenta, par une chaleur intense, le chemin raide menant jusqu'au Riffelberg. Il s'exténua en cherchant la trace d'un touriste disparu, James Robert Cooper, dont le corps ne fut retrouvé que plusieurs semaines plus tard. Hardy se reposa à Genève dans le bien nommé Grand-Hôtel de la Paix, un des trois grands-hôtels sur la rive droite, aujourd'hui devenu le Ritz Carlton. Une lettre à la romancière Florence Henniker, rédigée le 3 juillet, décrit leur situation :

« Les fenêtres ici donnent sur le lac dans son ensemble, et on aperçoit les repaires des poètes [Byron et Shelley] ; on reconnaît également le « Rhône en flèche » (ce que Byron dit du « Lac Léman » dans *Childe Harold* est littéralement vrai). Mais à quoi bon se rendre dans de tels endroits par nostalgie ? Ceux qui ont décrit ces

lieux avec enthousiasme à partir de Rousseau ne s'en soucient guère *aujourd'hui*.»

De toute évidence, la Suisse romantique, riche de ses associations littéraires, n'était plus ; heureusement, il y avait le tourisme de luxe, avec ses grands-hôtels, pour prendre le relais...¹

Patrick Vincent

Université de Neuchâtel

Bibliographie

Karl Baedeker, *Switzerland, and the Adjacent Portions of Italy, Savoy, and the Tyrol: A Handbook for Travellers*, Leipsig, Karl Baedeker, 1887.

Elaine Denby, *Grand Hotels, Reality and Illusion: An Architectural and Social History*, New York: Reaktion Books, 1998.

Hôtel Gibbon, Registre des voyageurs 1896-1899, Archives de la Ville de Lausanne, P 048/8

Hôtel Mont Cervin, Liste des étrangers 1896-1901, Matterhorn Museum, Zermatt.

Florence Emily Hardy, *The Later Years of Thomas Hardy, 1892-1928*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

Thomas Hardy, *The Collected Letters of Thomas Hardy*, ed. Richard Little Purdy and Michael Millgate, volume 2, 1893-1901, Oxford, Clarendon, 1980.

Laurent Tissot, « Hôtels, pensions, pensionnats et cliniques : pour une histoire de 'l'industrie des étrangers' à Lausanne, 1850-1920 », *Le Passé du présent : Mélanges offerts à André Lasserre*, éd. par Brigitte Studer et Laurent Tissot, Lausanne, Payot, 1999, p. 69-89.

Laurent Tissot, *Histoire du Tourisme en Suisse au XIX^{ème} Siècle : Les Anglais à la conquête de la Suisse*, Neuchâtel, Editions Livréo-Alphil, 2017.

¹ La traduction des citations anglaises sont dues à l'auteur de l'article.

Deux expériences hôtelières au Tessin

Ce texte, extrait de carnets de voyage écrits en septembre 2010, présente une expérience personnelle, en toute subjectivité, de deux hôtels situés au Tessin, l'un au-dessus de Locarno, l'autre au-dessus de Lugano.

48 **U**ne des raisons qui m'a poussé vers Locarno est le choix de l'hôtel Belvédère, que des amis m'ont recommandé. Assez difficile à trouver en voiture, à cause du labyrinthe des rues serpentant à la base de la colline. L'hôtel historique, entouré d'un jardin, a vu s'étendre trois annexes successives. Je suis logé dans la troisième, ultra-moderne, la plus éloignée de l'édifice Belle Epoque, couleur tarte au citron surmontée d'un blanc d'œuf. Il y a mariage ce samedi soir et donc risque de bruit dans l'ancien palace.

C'est un parcours du combattant qui me mène dans la chambre 310. Montée de deux étages, puis, par un dédale de corridors zigzaguant, je prends un deuxième ascenseur pour gagner le troisième bâtiment. Le long des couloirs se succèdent des affiches historiques du Festival de cinéma. Chacun sait que le guépard est l'emblème de la famille des Visconti qui occupaient Locarno au Moyen Age. Ce que j'ignorais par contre, c'est que le souverain milanais qui a agrandi le château de Locarno vers 1342 se prénomme Luchino, tout comme l'auteur du *Gattopardo* (1963). Le leitmotiv tacheté de la peau de léopard, devenu l'emblème du Festival, se retrouve sous une forme mouvante dans le miroitement des vaguelettes à la piscine, où alternent le bleu turquoise et le gris perle.

Autant le Belvédère est-il heurté, autant le Colibri respire la sérénité. Pourtant le Belvédère, l'un des palaces historiques de Locarno, a d'excellents arguments pour lui : la vue y est plus étendue qu'au Colibri ; c'est un panorama à mi-hauteur sur la large vallée du Tessin et le lac Majeur qui fait dialoguer le lac, les montagnes moyennes et différentes formes d'habitat, de la plus concentrée à la plus dispersée. Au Monte Brè, l'altitude est supérieure, la ville est située plus bas, et la vue vous absorbe littéralement, avec son cadrage pictural du lac du Lugano entouré de pains de sucre. Cependant, ce qui différencie les deux hôtels et leur donne un ton diamétralement opposé, c'est leur management, du terme français *mesnage*, mot remontant au XIIIe siècle, et qui signifiait l'art de gérer les affaires du ménage – on devrait donc prononcer « management »



Fig. 1 : Piazza Grande à Locarno (Photo Bertrand Lévy)

à la française. Il est définitivement international et impersonnel au Belvédère, infiniment proche et familial au Colibri.

Dans ma junior suite du Belvédère (j'ai été surclassé car il restait des chambres), une brochure sur papier glacé, *Swiss Golf and resorts*, trône sur la table marbrée de la chambre, où tout est démesuré, à l'américaine. Le miroir de la salle de bain est tellement éloigné du lavabo, que je suis obligé, pour me raser, d'utiliser le miroir ovale et grossissant du maquillage. Les dimensions me rappellent l'hôtel de la Montagne, à Montréal, qui pratiquait un rabais pendant le nouvel an : on payait l'année de notre date de naissance retranchée de 1900. J'avais aussi été logé dans une suite, pourvue de deux lits jumeaux de deux mètres sur deux. La distance pour gagner les toilettes était si grande que j'hésitais à m'y rendre en pleine nuit.

Seule la piscine trouve grâce à mes yeux au Belvédère. Le bassin, de bonne dimension, est couvert aux trois quarts et se prolonge à l'extérieur sous une baie coulissante en forme de guillotine. Cette dernière est placée à environ septante centimètres au-dessus de l'eau ; si on nage un crawl puissant, il faut baisser pavillon comme le faisaient les navires qui passaient sous le premier du pont du Rialto. Une fois à l'extérieur, dans le jardin, la vue vers le bas est murée par la bâtisse de l'hôtel, mais la grâce est située côté versant : un jardin fleuri domine la piscine, exhalant des senteurs de jasmin, et plus haut, la Madonna del Sasso vous adresse un noble salut dans sa robe jaune crépusculaire. Mon corps réclamait cette nage depuis plusieurs jours.

50

Je respire à pleins poumons cet air descendu de la montagne couverte de forêts et parsemée de sacromonte. Quel bonheur, le soir venu, de descendre le chemin pentu qui se transforme en rampe pavée menant du Belvédère à la Vieille Ville. Je retrouve l'usage souple de mes jambes. Entre les vieux murets recouverts de végétation, je retrouve « mon » Italie : la descente vers le port dans une île éolienne. Certes, ici, les maisons ne sont pas blanchies à la chaux, il y a la route cantonale à traverser, bordée de quelques immeubles solennels, mais le débouché par un boyau en pente sur la Piazza Grande, dans le tohu-bohu des places italiennes, le soir, me remplit d'aise.

Il faut alors manger. Comme sur la Piazza Grande s'élève une clameur amplifiée par des haut-parleurs (un animateur crie à tue-tête sur un podium), je gagne un peu de hauteur en m'enfilant dans les rues étroites du vieux Locarno. Plusieurs enseignes expriment l'esprit du lieu : Govinda, Megaterra, Monte Verità. C'est une manière pour Locarno de se démarquer de Lugano, la ville rivale, plus rutilante mais aussi plus frelatée.

Je m'attable à même la rue, mais lorsque je me rends compte que la table et la chaise sont branlantes car elles épousent la pente de la ruelle pavée, je me

réfugie dans le jardin intérieur d'un restaurant bourgeois. Je dîne d'un cordon-bleu très honnête, dans le silence.

Après dîner, je traverse la Piazza Grande où règne une grande excitation : c'est le concours de Miss Ado Locarno. Des jeunes filles à l'air emprunté dans une atmosphère de foire commerciale. Je longe les arcades qui bordent la place puis me dirige vers Muralto. Là, un fast-food est logé au rez d'un magnifique immeuble garibaldien noirci, à vitrines de verre dépoli, là où les rentiers sirotaient leur Campari dans les années 1950. Muralto est accolé à Locarno ; en face de l'immeuble garibaldien se déploie la gare routière, avec des kiosques à souvenirs ouverts tard le soir. Muralto est aussi le siège du Lungomare piétonnier, avec ses hôtels des années 1960 s'avançant agressivement vers le lac et le port de plaisance. C'est bien ici la « Côte d'Azur de la Suisse ».

C'est pourquoi le lendemain, je file vers Lugano et le Monte Brè. Comparé au Belvédère, le Colibri est un hôtel à histoire personnalisée. La patronne m'explique qu'il a fait l'objet de multiples agrandissements, mais sans gommer le passé. Ainsi, la façade côté rue, couleur bordeaux, est percée de fenêtres carrées et régulières ; elle appartenait à un couvent qui a ensuite été transformé en école. La patronne a fréquenté cette école du village, elle y a connu son futur mari, qui vient de Brè, le hameau coiffant la montagne. Elle ne pensait pas qu'un jour tout cela lui appartiendrait. Elle me fait observer la niche et la fontaine creusée sous le rocher près de l'entrée de l'hôtel, qui servait aux baptêmes. En 1965, l'école fut centralisée dans le bas, et l'édifice fut mis en vente : elle racheta l'ensemble à un bon prix pour le transformer en hôtel. C'était alors l'âge d'or du tourisme au Tessin. Elle projeta un ensemble assez audacieux sur cette pente très forte, en béton et en verre, avec de vastes balcons s'avançant au-dessus du vide. À l'hôtel, illuminé par des néons verts qui le signalent de loin, elle ajouta une piscine en contrebas de la route, qui a un petit air californien. Ce destin scellé dans la continuité territoriale est admirable ; on ressent dans toutes les parties de l'hôtel cette intelligence historique et cette capacité d'adaptation aux différentes époques.

Une touriste venue d'Outre-Atlantique a laissé un commentaire désobligeant sur TripAdvisor. Le patron serait antipathique ; mais non ! il est juste absorbé dans ses comptes. Le soir, à la salle à manger, il enseigne à un jeune apprenti comment flamber un Châteaubriand devant des clients qui semblent être des amis. L'Américaine ajoute que l'hôtel mériterait d'être transformé en musée à cause du mobilier vintage. Quel manque de culture ! Le mobilier du Colibri n'est pas dépassé, il est même très bien entretenu, le bois est ciré, et je ne souhaite pas que l'hôtel se « modernise », se mette à la page des standards internationaux. Que l'hôtel reste ce qu'il est, un excellent établissement familial, où chaque



Fig. 2 : Vue de l'hôtel Colibri et du lac de Lugano (Photo Bertrand Lévy)

recoin, chaque table, chaque tissu de fauteuil a son histoire, et a fait l'objet d'un soin particulier.

Au petit-déjeuner du Belvédère, il y avait tout ce qu'il fallait au buffet, mais disposé en ordre illogique, comme si le labyrinthe des couloirs s'était projeté sur la disposition du buffet. Au Colibri au contraire, tout est à sa place et à portée de main ; les confitures sont faites maison de même que les compotes.

J'écris ces notes sur le verso des feuillets du Frigo bar de ma chambre. Je saisis une mini-bouteille : *Grappa Ticinese, la Ticinella, Grappa Nostrana Ticinese*, auréolée du visage d'une jeune Tessinoise coiffée d'un fichu rouge, d'où débordent des cheveux noirs. C'est le genre de beauté qui aurait plu à Hermann Hesse. La firme qui commercialise cette grappa est *Lateltn-Lanz Ingold, AG, 8045 Zürich*. Un collègue tessinois m'expliquera qu'au Tessin, comme en Italie, on ne parle pas de terroir ; à la place, on ajoute simplement « Nostrana » ou « Nostrano ».

Pour une fois, ma chambre ne donne pas au sud, mais au nord, côté montagne. La maison de Hesse regardait aussi vers le nord-est, une direction austère mais inspirante. Je vais donc rester dans cette chambre.

« Vous êtes ici » : Les hommages à la Suisse d'Ernest Hemingway

54

Ernest Hemingway (1899-1961) est un des derniers grands écrivains romantiques. Quelque peu égaré dans la rupture du modernisme, il a suivi dans ses voyages en Suisse en particulier les figures qui, de Wordsworth à Shelley Byron et Henry James, ont, selon la formule célèbre, « inventé les Alpes ». Tout dans l'œuvre de Hemingway parle des lieux qu'il a aimés et qui l'ont inspiré. Ses narrations – nouvelles et romans – sont marquées à la fois par la géographie et les relations aux femmes aimées. On ne trouve pas chez lui de moments d'épiphanie wordsworthienne au Col du Simplon, ou de sublimes personnages tutélaires comme le prisonnier de Chillon de Byron, mais ses récits sont pourtant empreints d'un rapport sensuel et presque érotique aux lieux et aux êtres.

Hemingway, grand voyageur, a été très diversement inspiré par ses différents lieux de vie et d'écriture. L'Afrique, Cuba, Paris, l'Espagne, l'Italie et la Suisse, notamment, formeront le décor, les protagonistes même, de nombreux écrits. A l'inverse, l'Allemagne ou la Chine n'ont laissé que quelques traces dans sa correspondance : quand on n'aime pas, on n'écrit pas. Ce double rapport au lieu fait d'aspiration nostalgique d'une part et de vision moderniste d'« objet trouvé » d'autre part, est particulièrement présent dans les textes suisses de Hemingway.

Amoureux des espaces naturels du Michigan, Hemingway aurait pu couler des jours tranquilles à courir les bois. Pourtant, en 1917 il s'engage dans la Croix-Rouge américaine – premier clin d'œil à l'Helvétie d'Henri Dunant – et se retrouve sur le front italien où il sera blessé. C'est le premier grand voyage du futur écrivain ; c'est dans ces premières meurtrissures du corps et de l'âme que se forment les récits et le style qui marqueront le XXe siècle. Hemingway est blessé à la jambe – castration sublimée qui traverse sa fiction – et il est quitté par le premier amour de sa vie, l'infirmière Anne von Kurowsky. Les lecteurs de Hemingway reconnaîtront là l'incipit de *L'Adieu aux armes*, premier grand roman qui connaît son dénouement en Suisse, sur le lac Majeur d'abord, puis aux Avants sur les hauts de Montreux, pour s'achever tragiquement sous la pluie dans les rues de Lausanne.

Pour le héros Frédéric Henry, qui renonce aux rêves de gloire héroïque, la Suisse est le lieu sensuel où une autre vie est possible. Pourtant, pas de clichés d'une Suisse havre de paix pastoral où l'on oublie la fureur du monde en regardant, comme dans un tableau d'Anker, ruminer des vaches. Si Hemingway rend ce premier « hommage » à la Suisse, ce n'est pas parce qu'elle est un parc de Lotophages, mais bien à cause de la force d'âme qu'elle inspire au héros et sans doute à son auteur. Chez Hemingway, la Suisse n'est pas un rêve romantique : à la façon des modernistes, Hemingway nous la décrit avec des images concrètes et sensuelles :

Nous habitons dans un chalet brun, au milieu des sapins, sur le flanc de la montagne. Il gelait la nuit et, dans les deux pots à eau, sur la commode, il y avait, chaque matin, une fine couche de glace. Le matin, Mme Guttingen entrait dans la chambre de bonne heure pour fermer les fenêtres et allumer le feu dans le grand poêle en porcelaine. Le bois de sapin pétillait, lançait des étincelles, puis le feu ronflait dans le poêle et quand, pour la seconde fois, Mme Guttingen entrait dans la chambre, elle apportait de grosses souches pour le feu, et un broc d'eau chaude. Quand la chambre était chaude, elle apportait le petit déjeuner. Assis dans notre lit, tout en déjeunant, nous pouvions contempler le lac et les montagnes de l'autre côté, sur la rive française. Il y avait de la neige sur le sommet des montagnes et le lac était d'un gris bleu d'acier. (AA Chap. 38)

55

Le chalet de bois brun dont parle Hemingway existe encore à Chamby. Hemingway investit son rapport à la Suisse d'une sensualité. Chacun des détails de cette description est à la fois banal (c'est l'« objet trouvé ») et à la fois chargé d'émotion intense qui dit le rapport au monde et à la vie. Pour qui sait regarder – l'imagisme moderniste nous invite à cet examen attentif du monde – la Suisse offre un paysage à la fois transcendantal et éternel (les Alpes françaises, la neige sur les sommets altiers, le bleu changeant du Léman) et un *memento mori* qui dit notre finitude : le petit déjeuner mangé et digéré, le passage des saisons et la glace dans le broc qui a fondu, Mme Guttingen, morte depuis longtemps.

La Suisse apparaît dans plusieurs écrits fameux d'un Hemingway qui, à l'instar de son (anti) héros Frédéric Henry a connu le pays de façon intime. Ainsi, le chalet de Chamby est celui où il venait avec sa première femme Hadley pour skier. En ce temps-là, Hemingway était journaliste au *Toronto Star* et aspirait à l'écriture romanesque. En 1923, à Lausanne, il couvre les accords de paix gréco-turcs signés entre les hôtels du Château d'Ouchy et du Beau Rivage. Après avoir envoyé au Canada un portrait au vitriol du futur Duce Mussolini, il câble à Hadley restée à Paris : « Prends les pullovers, on va skier aux Avants ». Hadley emporte avec elle tous les manuscrits et leurs copies carbone des

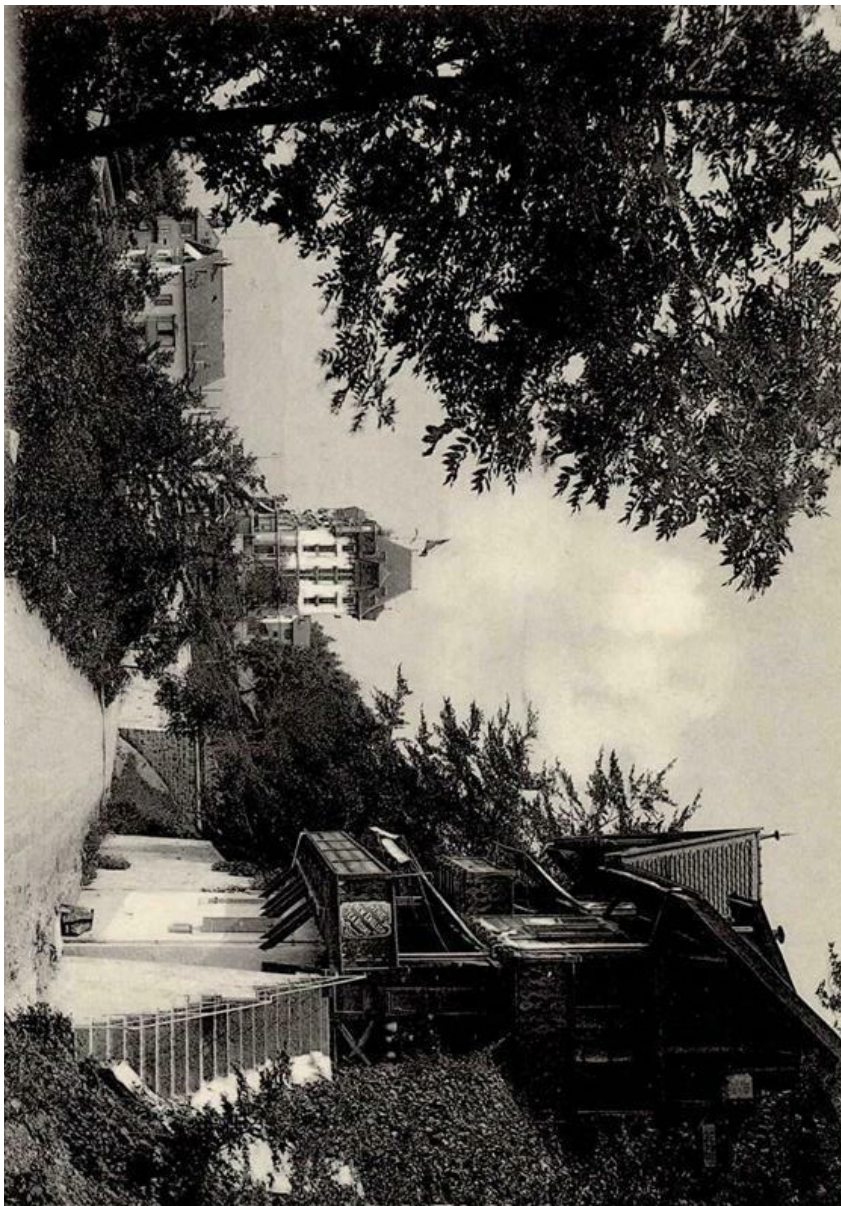


Fig. 1 : Le chalet de Chamby fin du XIXe-début du XXe siècle - autrefois, "Pension de la Forêt".

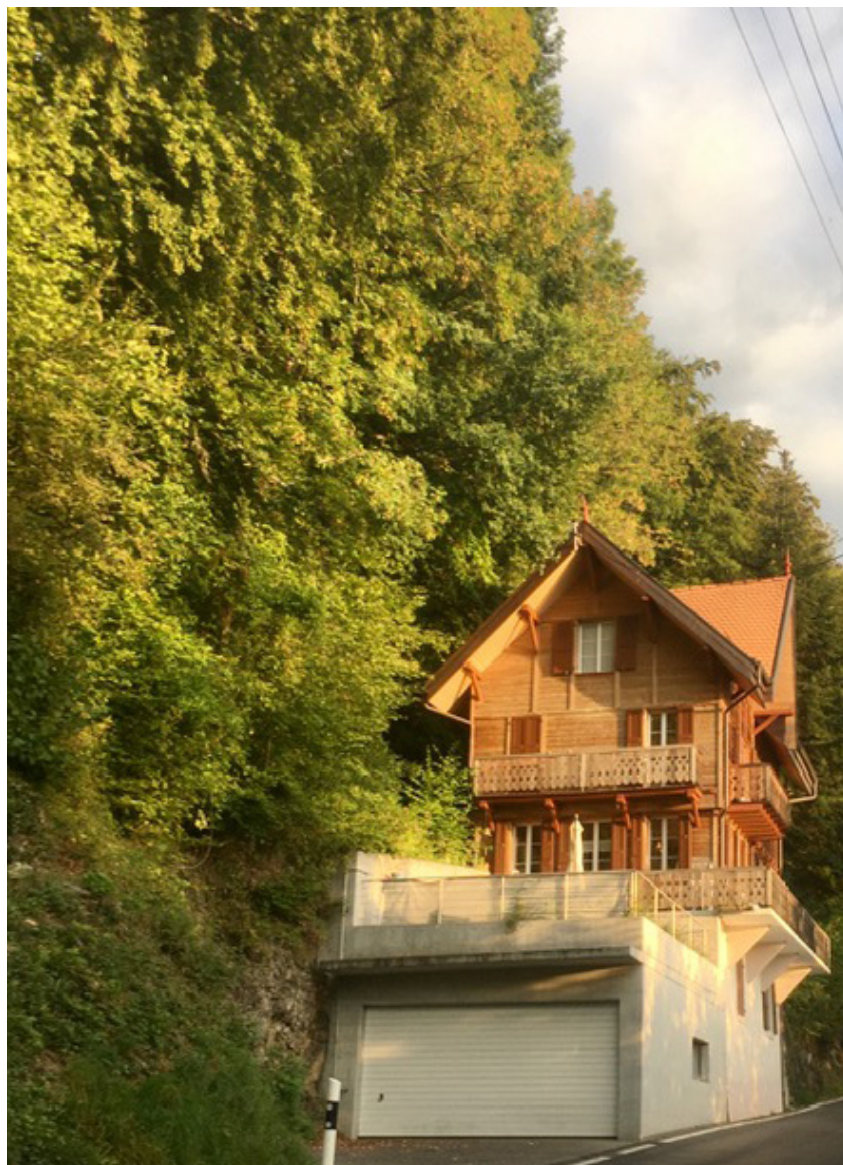


Fig. 2 : Le chalet de Chamby aujourd'hui (photo Boris Vejdovsky).

premiers textes de Hemingway. Hadley arrive bien en gare de Lausanne, mais sa valise contenant l'œuvre naissante de l'écrivain est volée entre la Gare de Lyon à Paris et Lausanne.

Naissance avortée d'une œuvre dont Hemingway se souviendra peut-être dans le final de *L'Adieu aux armes* où Catherine meurt en couches avec son enfant. La Suisse est un lieu de dévoilement de la tragédie du monde : au carrefour des contrées, langues et cultures, comme il l'est depuis toujours, le pays est aussi au croisement de la destinée.

Au centre de l'Europe, passage obligé des Alpes depuis l'aube de l'humanité moderne, la Suisse est ce X placé sur les cartes et qui dit « Vous êtes ici ». Chez Hemingway, la Suisse situe ses protagonistes dans le temps et l'espace. Elle leur fait contempler des paysages romantiques, pourtant pas question de se fondre en ces paysages pour une réflexion métaphysique abstraite. La Suisse – corporelle, matérielle, économique – répète obstinément : vous êtes ici, et maintenant.

Ainsi, dans « Neige sur les champs », tandis que « le train donne un dernier à-coup », Nick et Georges descendent à ski du col de Jaman sur les hauts de Montreux :

58

Sur le blanc en dessous, George plongeait, se leva et disparut hors de vue. L'émotion et l'accélération soudaine alors qu'il descendait une ondulation raide dans le flanc de la montagne arrachèrent Nick à sa rêverie et ne lui laissèrent que la merveilleuse sensation de vol et de chute dans son corps. ... Accroupi, il était presque assis sur ses skis, essayant de garder le centre de gravité bas ... La tache de neige molle, laissée dans un creux par le vent, le renversa et il tomba avec les skis croisés, se sentant comme un lapin abattu, puis coincé, les jambes croisées, ses skis redressés et son nez et oreilles pleins de neige.

La chute de Nick, « comme un lapin abattu », nous rappelle qu'il est un avatar de Hemingway, ou de Frédéric Henry, le vétéran de guerre blessé à la jambe, qui plus tard dit à son compagnon qu'il ne peut pas « faire de télémark à cause de sa jambe ». La neige suisse est un lieu de retrouvaille avec soi et avec la réalité. Ici encore, les jambes et les skis croisés forment une croix qui constitue aussi les coordonnées existentielles de Nick et son compagnon qui découvrent sur ces champs de neige, comme sur une page blanche, l'écriture de leurs vies et la nouvelle carte de leur monde qui dit où ils sont.

La Suisse apparaît encore dans d'autres textes de Hemingway, notamment dans *Paris est une Fête*, et dans une étrange nouvelle intitulée « Le Révolutionnaire », typique du style lapidaire de Hemingway. On ne sait pas grand-chose de ce « camarade », si ce n'est qu'il visite les musées italiens et qu'il « n'aime pas Mantegna ». La dernière phrase nous apprend que « les autorités suisses le

détiennent en prison à Sion ». De façon ironique, la Suisse met un terme à l'errance du révolutionnaire et lui dit où il est.

« Hommage à la Suisse » est le plus suisse des textes de Hemingway et se présente comme un curieux triptyque dont chaque partie a un personnage central presque identique, un expatrié américain en route pour Paris. L'histoire se passe aux buffets des gares de Montreux, Vevey et Territet, sur l'ancienne ligne du Simplon Orient-Express. Lorsque George Orwell écrit en 1938 son *Hommage à la Catalogne*, l'intention héroïque est claire: la Catalogne était le fier David combattant les forces du Goliath fasciste – mais la Suisse ?

L'« Hommage » rendu à la Suisse par Hemingway est un moment d'auto-observation pour les personnages de l'histoire qui se trouvent dans un environnement qui ne les distrait pas d'eux-mêmes, mais les oblige à affronter leurs peurs et leur insécurité. L'histoire établit ainsi une tension entre l'apparente placidité de la Suisse et le fait que, comme pour la ou les vies des protagonistes du ou des récits, le pays se situe à un carrefour déterminant.

Les trois personnages masculins – sans doute des avatars d'autres personnages tels que Nick ou Frédéric Henry ou de Hemingway lui-même – sont-ils des hommes sans femmes, des hommes perdants et abandonnés, bien loin de l'image machiste que Hemingway véhicule souvent. Par contraste avec la Suisse, la nouvelle est une mise en accusation de la culture capitaliste américaine arrogante qui s'approprie le monde.

Comme dans « Champs sur la neige », où Nick et Georges flirtent avec une serveuse d'auberge, les protagonistes cherchent à se livrer avec les employées des buffets de gare à des jeux sexistes déplacés. Ainsi, le premier d'entre eux offre-t-il l'équivalent d'un mois de salaire à la serveuse si elle accepte de « jouer » avec lui. Les détails de l'histoire révèlent la sensualité profonde et vraie du monde suisse tandis qu'ils mettent à nu la superficialité américaine. Avec les derniers mots de la serveuse rapportés par le narrateur, « Quels gens ces Américains », nous saisissons pourquoi il s'agit d'un « hommage à la Suisse ». Après que les protagonistes macho sont partis, après que l'un a divorcé et après que l'autre a eu son « sport bon marché » consistant à jouer avec la serveuse, ils repartent tandis que les Suisses et la Suisse restent : un Américain passe, et un autre Américain vient, mais la Suisse demeure pour toujours ; c'est peut-être aussi pourquoi elle mérite cet hommage.

Thierry Malvesy, *Un naturaliste français chez les Helvètes : Carnet de voyage de Charles Louis Contejean en terre exotique*, Lausanne : Favre, 2020.

La Suisse pouvait-elle encore être perçue comme « exotique » dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle ? Malgré la pléthore de guides et de récits de voyage, la réponse est très clairement oui. Le tour de Suisse et d'Italie du Nord qu'entreprit le botaniste et géologue franc-comtois Charles Louis Contejean (1824-1907) entre le 15 juillet et le 2 août 1860 aurait pu être tout à fait banal si ce n'est qu'il était un voyageur autant érudit que vif d'esprit. Son carnet de route, retranscrit et édité par Thierry Malvesy, conservateur en sciences de la Terre au Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel avec la collaboration de Noëlle Avelanche et Françoise Valence, est donc à la fois une réelle découverte et un plaisir de lecture. Illustré de croquis issus du carnet, et accompagné de notes explicatives, son récit nous offre un précieux aperçu sur les débuts du tourisme moderne en Suisse.

Préparateur en géologie au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris, Contejean décida de passer ses vacances dans les Alpes avec le docteur Eugène Etienne Muston (1818-1888), un ami de Montbéliard né à Bex. Comme on peut s'y attendre, le carnet regorge de détails scientifiques. Depuis son wagon, par exemple, Contejean identifie des dizaines d'espèces de plantes, toutes utilement

répertoriées dans un herbier à la fin du livre, ainsi que les différentes formations géologiques, preuve de ses riches connaissances et de la lenteur des trains.

Mais sa curiosité foisonnante va bien au-delà des sciences naturelles, et on trouve dans son carnet des remarques pertinentes sur tout, de la race des vaches aux coiffures des dames. Surtout, on y découvre une Europe moderne en construction. La France vient d'annexer la Savoie, tandis que l'Italie arrive au bout de son unification. Les voies de chemin de fer devant relier le nord au sud sont en pleine expansion, tout comme les nouveaux hôtels, prêts à accueillir le tourisme de masse. En revanche, les régions rurales sont encore très pauvres, notamment en Valais où l'auteur note que 8/10 des femmes sont affligées par le goitre, et où les chevaux et mulets ont le ventre gonflé, signe de malnutrition.

Contejean quitte Montbéliard par un temps « brumeux et couvert » ; le mauvais temps l'accompagnera d'ailleurs presque tout le long de son voyage, l'été 1860 étant particulièrement froid et pluvieux. Le train l'amène d'abord à Dijon, où il est déçu de manger mal, puis à Lyon, qu'il décrit de manière très intéressante. Il faut cinq heures de train pour arriver à Genève, où personne ne lui demande

son passeport, et où il remarque immédiatement la lenteur des employés suisses. L'armée, mobilisée pour empêcher toute tentative de rattachement de la Savoie à Genève, occupe la ville. Contejean visite la Cathédrale malgré ses préjugés catholiques. Le soir il entend « de nombreuses pianoteuses dans les maisons voisines ». A six heures le lendemain, il prend le bateau, qui transporte un large groupe à la Fête du tir à Morges, et qui passe devant Ouchy, où il voit « un de ces hôtels-monstres comme je n'en ai vu qu'en Suisse », le Beau-Rivage, sur le point d'être terminé. Au Bouveret, il prend le train jusqu'à Sion, la ligne de Milan étant encore en construction, et où il rencontre son ami médecin. « La population », remarque-t-il, « paraît assez malheureuse : hommes et femmes sont généralement amaigris, vieillis et déformés par un travail trop rude ». Par contre, il apprécie beaucoup les vins du Valais.

Contejean et Muston grimpent ensemble la route escarpée de Loèche dans une calèche conduite par un chauffeur ayant trop bu et « dans un état d'exaltation peu rassurant ». Malgré une description détaillée des bains et de ses pratiques, ceux-ci ne l'attirent guère : « Cela doit être peu appétissant, quand on songe aux genres de maladies féminines qui se traitent là ». Le carnet nous livre également des détails très riches sur Zermatt tout au début de sa gloire. Le trajet de Viège à Zermatt se fait à cheval, accompagné d'un guide. Il n'y a

encore que deux hôtels dans le village, tous deux la propriété du légendaire Alexandre Seiler. Ce dernier les reçoit très chaleureusement. Après une tentative de traversée en Italie par Macugnaga, les voyageurs franchissent le Simplon en diligence et découvrent un pays « extrêmement propre et bien tenu », avec des meilleures routes qu'en Suisse, des remarques qui contredisent les lieux communs de l'époque. Ils font escale aux îles Borromées et trouvent partout les signes de la guerre récente contre les Autrichiens. Après de courtes visites à Turin et Milan, ils rentrent à Sion par Aoste et le Grand-Saint-Bernard, où on a droit à une description intéressante de l'hospice, et notamment de sa morgue désormais murée.

De retour en Valais, où Contejean retrouve « ce pur accent suisse lent et monotone, et ces locutions et idiotismes si fréquents dans tout le pays français », un gendarme ivre lui demande cette-fois-ci son passeport, qu'il n'a malheureusement pas. Il est pourtant admis, et les voyageurs visitent la mine de Bex, où les ouvriers ne gagnent que 2 francs par jour, l'équivalent d'un repas au restaurant. Contejean rentre seul par Bâle en train, s'arrêtant le temps de critiquer « ces riches capitalistes bâlois » qui « se crétinisent en se mariant exclusivement entre eux », et retrouve Montbéliard sous une pluie battante. Son tour n'aura duré que deux semaines, mais l'humour du narrateur et la richesse de ses observations donnent l'impression d'un voyage

beaucoup plus important, rallongé encore par la lenteur des trains et de l'accent suisse !

Patrick Vincent

Teju Cole, *Fernweh*, London : Mack, 2020.

En 2014, l'écrivain et photographe Teju Cole, aujourd'hui professeur à Harvard, reçut une bourse de la Literaturhaus de Zürich et s'installa pendant six mois au bord de la Limmat. C'était le début d'une idylle inespérée entre cet artiste new yorkais d'origine nigérienne et la Suisse. Auteur de deux romans très remarqués, *Every day is for the Thief* (2007) et *Open City* (2011), il mit de côté son ordinateur, acheta un vieil appareil-photo Yashica pour vingt-cinq francs, et voyagea à travers le pays à la recherche de prises de vues, retournant chez lui avec quatre-vingt rouleaux de film.

Dans un article paru dans le *New York Times* et republié dans *Known and Strange Things* (2016), Cole raconte pourquoi notre pays lui a tant plu :

« Je l'ai arpentée de long en large, je ne m'en suis jamais lassé [...] Le pays est sain d'esprit, propre, et cher. Il est saturé d'une beauté simple, inépuisable, et sans ironie. Quelques mois après le début de la résidence, j'étais comme hypnotisé. »

Conscient que l'histoire du tourisme en Suisse a largement coïncidé avec l'histoire de la photographie, Cole inscrit son projet dans une tradition remontant à Ruskin en 1849, William England en 1863, ou encore Vittorio

Sella dans les années 1880. Retournant en Suisse une demi-douzaine de fois, l'artiste cherche à y développer un style qui puisse esquisser le double écueil du pittoresque d'une part, et de l'anti-pittoresque de l'autre. Le résultat est un beau livre de photos relié en rouge et blanc avec une carte-relief de montagnes en couverture, intitulé *Fernweh*. Jouant sur la célèbre « maladie suisse », le titre exprime une nostalgie pour tout ce qui est étranger et inconnu. Car la Suisse, malgré son apparence d'ordre et de clarté, laisse transparaître une aura de mystère, comme l'explique Cole dans un entretien avec la revue *Granta*. « L'attrait était tout dans l'éloignement », explique-t-il. Ce sentiment s'accorde parfaitement avec son esthétique, qu'il qualifie de « surréalisme doux ».

En guise d'introduction, le livre ouvre sur trois photos quasiment identiques d'une carte représentant les Alpes. La carte a la taille d'un timbre-poste. On peut y comprendre l'effet de distanciation que l'artiste recherche, mais aussi l'attention qui est requise afin de déceler ce qui est incongru chez nous. La quatrième image représente une rue pavée, mi-ombre, mi-lumière, invitant le lecteur au voyage. Car l'auteur associe son ouvrage avec les guides de voyage du dix-neuvième siècle, et notamment le guide Baedeker de 1872, dont il cite des bribes de texte en lieu et place de légendes en bas des photos. Suit une image d'un morceau de granite posé sur un muret. C'est la première



Fig. 1 : Teju Cole, sans titre, *Fernweh*, 2020

d'une série de photos représentant des pierres, rappelant les croquis ruskiniens d'erratiques. Ailleurs on aperçoit un tuyau orange passant à travers un pierrier, des filets anti-avalanche abandonnés, ou encore un diptyque de paysages de montagne, avec une dalle en béton et une barrière rouillée à l'avant-plan. De manière un peu moins original, l'artiste affectionne les effets de mise en abyme, superposant une carte panoramique à côté d'un panorama réel, ou une affiche en toile des trois Bernoises à côté d'un mur. Il joue aussi avec les effets d'ombre et de lumière, tout comme les jeux de réfraction et de reflets des vitres et miroirs. La nature est rarement représentée à l'état sauvage chez Cole : au contraire, il cherche partout à montrer les traces que laissent les humains dans le paysage.

Si l'univers minéral est omniprésent, l'eau l'est également, et de nombreuses photos représentent nos lacs. Certaines montrent des bateaux de croisière quasiment vides ou sous la pluie, ironisant sur la nostalgie de la Belle Époque. Dans une autre très belle image, un filet s'agite dans le

vent au milieu des vignes du Lavaux, avec le lac en arrière fond. D'autres au contraire montrent des ports défigurés par la construction, notamment au Tessin. L'importance du livre se trouve d'ailleurs dans sa représentation d'une Suisse sans fard, un pays en prose plutôt qu'en poésie. On y reconnaît notre obsession nationale pour le béton, pour les briques de verre et pour les hais de thuya bien taillé. On y découvre aussi les coulisses moins reluisantes de ce que Henry James appelait notre « paysage spectacle » : des arrières courts, des parkings, ou encore des grues et autres signes de construction.

Partout notre désir d'ordre prend le dessus sur la beauté naturelle, et même le bleu du ciel et le vert des prairies paraissent fades. Se servant uniquement d'un objectif « normal » de 50 mm et de film couleur Portra, Cole a délibérément cherché cet effet de défamiliarisation afin d'exprimer un sentiment de détachement salutaire. « J'aime la Suisse », précise-t-il, « dans le sens de ne jamais vouloir y appartenir ».

Patrick Vincent



Fig. 2 : Teju Cole, sans titre, *Fernweh*, 2020

64

Danijela Bucher, *Le voyage et l'image. L'appropriation visuelle et matérielle de la Suisse et des Alpes par les voyageurs anglais (du XVIIIe au XXe siècle)*, thèse de doctorat soutenue en 2018 à Angers, ouvrage à paraître en 2021.

L'étude des débuts du tourisme en Europe et de la découverte des Alpes a pris réellement son essor ces vingt dernières années. De nombreux travaux dans différentes disciplines ont été publiés, mais ils n'accordent qu'une place marginale aux images produites par les artistes suisses. L'histoire de l'art étudie le paysage suisse et les Alpes sur plusieurs niveaux : le motif, les artistes et les techniques artistiques. Il existe aussi des ouvrages sur l'histoire des collections. En revanche, les études consacrées à la réception par l'étranger de l'art suisse sont rares. L'historienne de l'art Danijela Bucher a soutenu en 2018 une thèse doctorale dans

laquelle elle apporte des précisions sur l'art suisse dans le contexte du voyage. Dans son ouvrage *Le voyage et l'image. L'appropriation visuelle et matérielle de la Suisse et des Alpes par les voyageurs anglais du XVIIIe au XXe siècle*, l'auteure éclaire les rapports entre voyage et image, et leur évolution par le biais de l'estampe à iconographie suisse en Angleterre. Pour cela, elle cherche à reconstituer les transferts géographiques et temporels des estampes : comment étaient-elles reçues, comment et où étaient-elles conservées par les voyageurs anglais (un groupe important dans l'histoire de la découverte des Alpes). Les questions

posées concernent les estampes comme documents et messagères d'une image de la Suisse transmise par le voyageur, mais aussi le rôle joué par ces estampes pour le propriétaire et le voyageur lui-même. Consciente que beaucoup d'objets véhiculent des images, l'auteure propose de se concentrer sur l'image imprimée dans différents médias (estampes, livres d'estampes et brochures), sa diffusion et ses multiples fonctions.

L'aspect innovateur de cette étude dans le domaine de l'histoire de l'art réside dans le grand nombre d'importantes collections publiques anglaises étudiées dont la *British Library*, le *British Museum* et une sélection de maisons rurales anglaises du *National Trust*. Cette approche a permis que les différents types de voyageurs et leurs préférences pour les estampes soient représentés. Les sources utilisées pour identifier les voyageurs, et déterminer la provenance des estampes sont entre autres : la littérature viatique, des journaux de voyage, des archives et des textes sur certains propriétaires de gravures mais aussi les estampes elles-mêmes qui portent des inscriptions et des ex-libris.

La thèse est divisée en quatre parties. La première partie décrit le champ d'analyse et présente les principales thématiques traitées : les « petits maîtres suisses » et leurs œuvres, ainsi que l'histoire du voyage en Suisse du xviii^e au xxe siècle. Ensuite les concepts théoriques sont discutés : la « thing theory » et les « artefact studies » pour la matérialité de

l'estampe, et les « memory studies » pour la fonction de celle-ci.

Les trois parties suivantes analysent, dans un ordre chronologique, divers aspects des relations entre voyage et image. Ainsi la seconde partie, consacrée au xviii^e siècle, développe l'intérêt, le parcours et le rapport aux estampes suisses de quelques voyageurs choisis. L'étude a permis de valider l'hypothèse selon laquelle les « petits maîtres suisses » ont vendu leurs estampes comme souvenir de voyage entre 1750 et 1850. Outre cette fonction de souvenir, l'estampe suisse pouvait endosser également une fonction documentaire, mnémotechnique ou être utilisée comme répertoire géographique.

La troisième partie porte sur la réception de l'image suisse dans l'Angleterre du xix^e siècle. L'auteure démontre que malgré l'augmentation de la production anglaise de livres illustrés sur la Suisse et simultanément la baisse de la production suisse d'estampes, le rapport entre le voyage et la gravure produite en Suisse ne se perd pas, mais évolue. Le développement de l'alpinisme crée un nouveau type de voyageur anglais. L'intérêt pour le voyage dans les Alpes et celui pour les estampes suisses renaît, atteint même son apogée. Cette nouvelle ardeur se manifeste par des grandes collections d'images et de textes sur la Suisse. Les membres du prestigieux *Alpine Club*, premier club d'alpinistes au monde fondé à Londres en 1857, exposent leurs collections au sein même du club. Fait surprenant : ces collections

regorgent non seulement de paysages et de vues de montagnes, mais aussi de très nombreuses estampes représentant des costumes suisses. Les gravures suisses sortent du cadre privé et entrent dans un univers semi-public où elles endossent de nouvelles fonctions telles qu'un souvenir d'amitié ou bien une œuvre d'art.

La quatrième partie est consacrée à un alpiniste du XXe siècle, membre de l'*Alpine Club*, et à son immense collection de livres d'estampes. Ce collectionneur portait une grande attention à l'acquisition de gravures dans un état impeccable. Il a cherché à rassembler la collection la plus complète possible. Malgré un handicap suite à une maladie grave, ce collectionneur est revenu régulièrement en Suisse, non pour pratiquer l'escalade dans les Alpes, mais aux fins de se procurer des estampes. Le rapport entre vécu et objet est inversé : aux siècles précédents, l'estampe est considérée comme souvenir de voyage et donc l'acquisition de celle-ci est déterminée par le voyage, au XXe siècle, le voyage peut être déterminé par l'acquisition d'estampes suisses désormais considérées comme œuvres d'art. Le nombre d'estampes détenu par un seul voyageur passe de quelques dizaines à quelques milliers.

La comparaison des voyageurs étudiés et de leurs gravures à iconographie suisse, a permis à l'auteure d'interpréter des résultats à plusieurs niveaux : tout d'abord, elle a éclairé la prédilection des voyageurs par rapport au contenu

de l'estampe ; ensuite, elle a reconstitué l'évolution des fonctions de l'estampe du XVIIIe au XXe siècle. Finalement, elle a démontré que cette évolution correspondait à la transformation du tourisme et du parcours du voyage en Suisse : ce pays était auparavant un pays de passage, mais a commencé à devenir une destination à part entière dès la deuxième moitié du XIXe siècle. L'histoire du voyage en Suisse est dorénavant complétée par cette nouvelle approche matérielle et visuelle. L'ouvrage sera publié en 2021.

Danijela Bucher

Chemin du Creux-du-loup 1

1197 Prangins

+41 76 372 33 90

danijela@europemail.com

Membres ACVS

Agnès Alberdanti	Lausanne	Luc Hinz	Romanel-sur-Lausanne
David Auberson	Lausanne	Shih-Yi Huang	Bassecour
Monika Aubert-Wittlin	Blonay	Mireille Jemelin	Ollon
Carmen Azam	St-Sulpice	Marie-Claude Jequier	Pully
Rossella Baldi	Neuchâtel	Adriano Laini	Lausanne
Heidi Böhler	Coppet	Lone Le Floch	Prangins
Claude-Anne Borgeaud	Lausanne	Michel Lechevalier	Paris
Simona Boscani Leoni	Berne	Bertrand Lévy	Genève
Danijela Bücher	Prangins	Béatrice Lovis	Prilly
Jean-Marc Bovy	Chexbres	Marie-Angèle et Claude Lovis	Porrentruy
Andreas Bürgi	Zürich	Aurélie Luther	Neuchâtel
Jean-Daniel Candaux	Genève	Dave Lüthi	Lausanne
Marta Caraion Blanc	Lausanne	Jérémie Magnin	Lausanne
Ingrid Cartier	Nyon	Renato Martinoni	Minusio
Alain Cernuschi	Neuchâtel	Rafaël Matos-Wasem	Sion
Antoinette et Jean-Pierre Charon Wauters	Cully	Pierre-François Mettan	Sion
Pierre Chessex	Vevey	Dominique Monney	La Croix-de-Rozon
Erik Chrispeels	Prangins	Sylvie Moret-Petrini	Vuadens
Didier Coigny	Lausanne	Jean-Claude Mühlethaler	Ecublens
Francine Crettaz	Lausanne	Mathieu Narindal	Herisau
Maurice De Stürler	Le Locle	Dolores Philipps	Lausanne
Chantal et Vincent Delay	Lausanne	Léa et Guillaume Poisson	Renens
Armand Deuvaert	Grandvaux	Claude Reichler et Dominique Gold	Lausanne
Ariane Devanthery	Lausanne	Monique Reichler	Vésenaz
Rose-Marie Devanthery	Clarens	Raphaël Rivier	Bex
Michel Dousse	Romont	Maria Rohner	Sion
Christophe Dutoit	Châtel-sur- Montsalvens	Denis Rohrer	Lausanne
Ernest Fanti	Sion	Anna et François Rosset	Ecublens
Madline Favre	Chavannes-près-Renens	Frédéric Rossi	Gollion
Fiona Fleischner	Neuchâtel	Marisa Schmid	Ecublens
Monique Gächter	Mörschwil	Marie-Noëlle Schwab-Uldry	Giffers
Gilles Gautier	Lausanne	Rita Schyrr	La-Tour-de-Peilz
Adrien Guignard	Romainmôtier	Catherine Seylaz-Dubuis	Boussens
Marie-Jeanne Heger-Étiennevre	Bussy- Saint-Georges (F)	Eléna Sezgi-Esen	Lausanne
Marie-Louise Heller	Lausanne	Plem Soupitch	La Conversion

Jacques et Evelyne Spérisen Avry-sur-Matran
Gisèle et Jean-Claude Spérisen Corseaux
Grégoire Testaz Le Sentier
Danièle Tosato-Rigo Lausanne
Daniela Vaj Carouge
Françoise Vannotti Les-Mayens-de-Sion
Anne et Michel Vincent Vufflens-le-Château
Sonia et Patrick Vincent Neuchâtel
Daniel Vulliamy Genève
Sophie Wolf La Chaux-de-Fonds

Archives de la Ville de Lausanne Lausanne
BCU - Service des Périodiques Fribourg
BCU - Service des Périodiques Lausanne
BGE - Service des Périodiques Genève
68 Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne Bramois
Hotelarchiv Schweiz / Archives Hôtelières Suisse Lausanne
Institut Benjamin Constant Lausanne
Les Amis du Vieux Chamonix Chamonix-Mt. Blanc
Musée national suisse Prangins

Procès-verbal

Procès-verbal de l'Assemblée générale 2019 de l'Association Culturelle pour le Voyage en Suisse

Salle du Bûcher du Cercle littéraire de Lausanne
Vendredi 1er novembre 2019, 18h00

Présents : Patrick Vincent, Guillaume Poisson, Luc Hinz, Béatrice Lovis, Ariane Devanthéry, Claude Reichler, Antoinette et Jean-Pierre Wauters, Didier Coigny, Marie-Louise Heller, Daniela Vaj, Denis Rohrer, Dominique Gold, Marisa Schmid, Chantal Delay, Michel et Anne Vincent, Madline Favre, Shih-Yi Huang.

Excusés : Danièle Tosato-Rigo, Sylvie Moret-Petrini, Léa Poisson, Jean-Daniel Candaux, Rafael Matos-Wasem, Catherine Seylaz, Simona Boscani-Leoni, Mathieu Narindal.

1. Salutations et approbation de l'ordre du jour

Le président Patrick Vincent remercie le Cercle littéraire et son président, Guillaume Poisson, de nous accueillir dans leurs locaux. Il souhaite une cordiale bienvenue aux nouveaux membres présents, Michel et Anne Vincent, Madline Favre et Shih-Yi Huang.

L'ordre du jour est accepté.

2. Approbation du procès-verbal de l'AG 2018

Le procès-verbal de l'Assemblée générale 2018 est accepté à l'unanimité.

3. Rapports du président, du trésorier et de la vérificatrice des comptes

Patrick Vincent évoque les divers événements qui ont ponctué l'année en cours. Le 9 janvier, le comité s'est réuni au Cercle littéraire. « Vaut le voyage ? Histoires de guides », le livre anniversaire de l'association dirigé par Claude Reichler et Ariane Devanthéry, a été verni le 27 mars au Palais de Rumine. Cet événement très réussi, qui mêlait lectures et musique et qui s'est terminé par un excellent buffet, a attiré beaucoup de monde. Un exemplaire a été envoyé à chacun de nos membres. L'ouvrage a été mentionné dans la presse, notamment dans le 24 heures, Allez Savoir !, l'Uniscope et l'émission « Sous les pavés » de RTS Espace 2. Le vingtième bulletin de notre association est également paru. Intitulé « Jeunesse et voyages (1700-1830) », il a été dirigé par Sylvie Moret-Petrini et regroupe de belles contributions. Douze visites ont été données par Ariane Devanthéry, Sophie Wolf et Chantal Delay dans le cadre de « Lausanne à l'heure d'été 2019 » avec quatre thématiques différentes : « Rues d'ici, rues d'ailleurs » (avec RétroBus), « La campagne de Mon-Repos »,

« Noire est la nuit », « Les pieds dans l'eau » (nouvelle visite). Elles ont été bien suivies (env. 25 et 35 personnes par visite). Le 31 août, Béatrice Lovis a organisé l'excursion annuelle de l'association. Une vingtaine de participants ont pu découvrir le Musée Voltaire des Délices et le Château de Ferney, récemment restauré, avec des visites guidées de qualité. Un petit moment a été réservé à la lecture de quelques récits de visiteurs venus rencontrer Voltaire.

L'association est heureuse de compter huit nouveaux membres : Michel et Anne Vincent, Madline Favre, Shih-Yi Huang, Rita Schyrr, Simona Boscani Leoni, Danijela Bucher et Laurent Tissot. Il y a eu douze radiations en janvier 2019 et quatre démissions en cours d'exercice. Nous avons perdu un membre très fidèle, Jacques Bächtold, décédé à 93 ans. A ce jour, il y a 81 membres, dont 10 couples et 2 institutions.

Luc Hinz présente les comptes de l'exercice du 01.10.2018-30.09.2019. L'appel à cotisation ayant été fait tardivement en 2018, la plupart des paiements ont été effectués sur l'exercice actuel. Parmi les dépenses, on peut mentionner divers frais liés au livre « Vaut le voyage », dont le vernissage (1'762,25). Luc Hinz présente aussi le détail de l'utilisation de la subvention de la Loterie romande pour « Vaut le voyage ». L'exercice se clôture sur un bénéfice de 1'122,53 et il reste 11'611,22 sur le compte de l'association.

70

La vérificatrice des comptes, Chantal Delay, souligne l'excellente tenue des comptes, propose à l'assemblée de les approuver et d'en donner décharge au trésorier.

4. Approbation des rapports et décharge au comité

L'assemblée approuve les rapports du président et du trésorier ; elle approuve également les comptes 2019 ainsi que les comptes de la Loterie Romande. Décharge est donnée au comité.

5. Comité : proposition de nouveaux membres et renouvellement du secrétariat

Trois candidatures sont présentées à l'assemblée : Daniela Vaj, responsable de la base Viatimages rattachée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne; Madline Favre, jeune doctorante en histoire moderne à l'Unil, travaille sur la médecine dans le Valais au XVIIIe siècle ; Laurent Tissot, professeur honoraire à l'Université de Neuchâtel. L'assemblée les élit par acclamation.

Béatrice Lovis se retire du comité après huit années au poste de secrétariat et de webmaster. Sa charge de présidente de la section vaudoise de Patrimoine suisse l'empêche désormais de s'investir dans d'autres comités. Elle est vivement remerciée par le président pour son travail. Madline Favre lui succèdera au poste de secrétaire.

Les autres membres du comité seront réélus par l'assemblée l'année prochaine.

6. Baisse de la cotisation des membres institutionnels, financement du bulletin

Comme la plupart des institutions ont démissionné de notre association depuis une dizaine d'années (il n'en reste plus que deux à ce jour), proposition est faite de baisser leur cotisation. La baisse est refusée par l'assemblée et est maintenue à 100.- francs.

Le bulletin 2020 recevra 200.- de l'Université de Lausanne (au lieu des 400.- habituels).

7. Bulletins 2020, 2021 et 2011

Le bulletin de 2020 sera dirigé par Laurent Tissot autour de l'hôtellerie suisse et des voyageurs plus ou moins illustres. La table des matières est en cours d'élaboration.

Pour 2021/2022 sont évoquées différentes idées :

« Voir la Suisse et mourir » : autour de la mort/maladie et du voyage en Suisse (cf. les innombrables malades venus en Suisse se faire soigner, du XVIIIe au XXe siècle) ;

Voyage et animaux

Voyage et nourriture

Voyage et science

71

8. Sortie annuelle 2020

Deux propositions sont faites : une excursion de deux jours à Andermatt et au Gothard ; une sortie en lien avec le thème du bulletin 2020, au Weisshorn. La destination définitive sera choisie lors de la prochaine réunion du comité.

9. Lausanne à l'heure d'été 2020

Pour rappel, la Ville de Lausanne a changé de concept en 2018, ce qui a eu pour conséquence (entre autres) une réduction importante du budget à disposition et donc des événements proposés pendant l'été. Ainsi, les balades de l'ACVS sont passées de 20 à 12 (enveloppe de 6'300.- au lieu des 10'000.- habituels). L'une des nouvelles contraintes, celle de faire partir les visites du lieu où se déroulent les festivités (parcs lausannois), complique la donne. Pour 2020, aucune visite n'a encore été choisie. Ariane Devanthery avertit qu'il faudra trouver 1-2 nouveaux guides pour renouveler l'équipe.

10. Projets scientifiques et activités 2020

Patrick Vincent annonce l'organisation d'une soirée « de rêverie romantique » au Château de Chillon le 13 février, avec la collaboration de l'association.

11. Projet d'exposition

Ce point sera discuté en comité ; récente demande d'un centre commercial

genevois.

12. Divers

Pas de divers.

L'assemblée se poursuit avec la lecture de divers textes relatifs à Voltaire et aux visiteurs qui sont passés à Ferney et qui n'avaient pas pu être lus le 31 août 2019 sur place, faute de temps.

Procès-verbal
Patrick Vincent,
avec la collaboration de Béatrice Lovis



Les membres du comité

Patrick Vincent président, professeur, Université de Neuchâtel
Ariane Devanthéry visites guidées, historienne de la culture, Lausanne
Madline Favre secrétariat et bulletin, historienne, Université de Lausanne
Luc Hinz trésorier, Quantitative Investment Manager, Romanel-sur-Lausanne
Mathieu Narindal site internet, historien, Université de Neuchâtel
Daniela Vaj responsable de viaticalp, CIRM
Danièle Tosato-Rigo professeure, Université de Lausanne
Claude Reichler professeur honoraire, Université de Lausanne
Laurent Tissot professeur honoraire, Université de Neuchâtel

Cotisation annuelle 2020

Membre individuel: Frs. 25.–
Membre étudiant: Frs. 15.–
Membres couple: Frs. 40.–
Membre collectif ou bienfaiteur: à partir de Frs. 100.–
CCP 17-173783-1
IBAN CH83 0900 0000 1717 3783 1

ASSOCIATION CULTURELLE POUR LE VOYAGE EN SUISSE

UNIL – FACULTE DES LETTRES – ANTHROPOLE – 1015 LAUSANNE

www.levoyageensuisse.ch info@levoyageensuisse.ch

Ce bulletin a bénéficié du soutien de la Faculté des lettres
de l'Université de Lausanne

